

BOTANIQUE.

LE THÉ.

Le thé est une petite feuille desséchée, roulée, d'un goût un peu amer, légèrement astringent, agréable, d'une odeur douce qui approche de celle du foin nouveau et de la violette.

L'arbrisseau qui porte le thé s'appelle *chaa*; il est touffu comme un rosier; sa feuille ressemble à celle du cerisier, et sa fleur à celle de l'églantier, commun dans nos haies. A la fleur succède le fruit : c'est une, deux ou trois coques; chaque coque renferme une gousse, la gousse une noisette, la noisette un pépin, le pépin contient de l'huile et rancit fort aisément; aussi, sur dix qui sont semés, à peine s'il y en a deux qui germent. On ne fait aucun usage de la fleur ni de la graine.

La culture de cette plante est facile, car elle n'occupe que des terrains qui ne peuvent servir à d'autres plantes. On en borde les champs de blé ou de riz, et les endroits les plus stériles sont ceux qui lui conviennent le mieux. Elle peut croître jusqu'à dix ou douze pieds de haut; en général, on ne la laisse s'élever qu'à quatre ou cinq pieds; mais il faut qu'elle ait trois ans avant que ses feuilles puissent être cueillies. Après un égal espace de temps, les feuilles deviennent dures et coriaces; alors on coupe la plante jusqu'à la racine, et de nouveaux jets s'élèvent qui, à leur tour, portent de jeunes feuilles.

Le thé, pour être cultivé avec avantage, doit être planté sur le penchant des montagnes, du côté qui regarde le soleil, ou dans de chaudes vallées, voisines des rivières. Cependant le thé croît aussi sur les rochers et dans les terres fortes. Les Chi-

nois le sèment partout, ne souffrant pas qu'un seul petit coin de terre puisse rester inculte.

Le thé le plus estimé au Japon croît sur une montagne près d'Udsi, petite ville non loin de Méaco, où l'on prétend que le climat est très-favorable à cette plante. C'est là que le thé qui sert à l'empereur et à la famille impériale doit être recueilli. Un fossé large et profond environne le plant; les arbrisseaux en sont disposés en allées, que l'on ne manque pas un seul jour de balayer. On porte l'attention jusqu'à empêcher qu'aucune odeur ne tombe sur les feuilles, et, lorsque la saison de les cueillir est arrivée, ceux qui sont chargés de ce soin s'abstiennent de manger les poissons ou les viandes qui répandent de l'odeur, dans la crainte que leur haleine ne corrompe les feuilles. Outre cela, il faut qu'ils se lavent deux ou trois fois par jour dans un bain chaud, et malgré toutes ces précautions, il n'est pas permis de toucher les feuilles avec les mains; il faut avoir des gants.

Les feuilles ainsi cueillies et préparées de la manière que nous allons indiquer, sont envoyées à la cour, sous bonne et sûre garde, avec une suite nombreuse; par le pourvoyeur de la cour impériale, qui a l'inspection de cette montagne. Il y entretient des commis pour y veiller à la culture de l'arbrisseau, à la récolte et à la préparation des feuilles, et pour empêcher que les bêtes et les hommes ne passent le fossé qui entoure la montagne, on a soin de le border d'une forte haie.

Les feuilles se cueillent dans trois sai-

sons : la première, au commencement de mars, quand elles sont très-petites et n'ont pas une semaine; c'est ce qu'on appelle *thé impérial* ou *fleur de thé*; il est réservé à l'empereur de la Chine et aux grands, qui peuvent seuls le payer, le produit en étant si petit, que le prix en augmente en proportion. On emploie pour cueillir ces feuilles des ouvriers à la journée qui n'ont pas d'autre métier. Ce travail est fort long, car chaque feuille doit être détachée une à une, dans la crainte de l'endommager.

La seconde récolte se fait au mois d'avril : à cette époque, quelques feuilles sont dans toute leur croissance et d'autres sont encore jeunes; cependant on les cueille toutes, et, après les avoir triées, les plus petites sont vendues comme appartenant à la première récolte.

La troisième récolte se fait au mois de juin : alors les feuilles sont très-nombreuses et ont atteint leur entière grandeur. Ce thé est conséquemment d'une moindre saveur et d'un moindre prix.

Ces récoltes se font ainsi sur les terres où les plants sont régulièrement cultivés; mais ces plants croissent en abondance et souvent sont d'une qualité supérieure sur les montagnes et sur les rochers où il est impossible d'aller les cueillir; mais ils ne sont pas perdus pour cela : les Chinois ne perdent jamais rien !

Ces lieux étant inaccessibles aux hommes, sont habités par de nombreuses troupes de singes; les singes, animaux imitateurs, sont aussi très-irascibles; leur colère est aisément excitée; alors ils cherchent à se venger par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. Pour obtenir ces feuilles de thé, les Chinois se réunissent, s'approchent le plus près qu'ils peuvent des singes et les irritent en leur jetant des pierres; alors les singes sifflent de colère, grimpent sur les arbrisseaux, en brisent les branches, et pour se venger les jettent à leurs ennemis, qui, après le combat, les ramassent soigneusement et en cueillent les feuilles.

Ceux qui cultivent le thé sur un grand espace ont des appareils pour le sécher; les autres vont à des séchoirs publics. Ce sont des bâtiments pourvus de petits fourneaux, couverts d'espèces de plats de fer. Quand ces plats sont chauffés à un degré convenable, on jette dessus quelques livres de feuilles que l'on remue sans cesse; quand ces feuilles sont échauffées au point que l'ouvrier ne peut plus y tenir le doigt, il les répand sur un autre plat et les roule avec la paume de la main. Cette seconde opération est fort douloureuse : il sort de ces feuilles rôties un jus de couleur jaune, tirant sur le vert, qui brûle les mains, et, malgré cette souffrance, il faut que l'ouvrier continue son travail, car, si les feuilles n'étaient pas chaudes, elles ne resteraient pas frisées; il est même obligé de les remettre plusieurs fois sur le feu et de recommencer ce procédé. Quand les feuilles sont parfaitement sèches, on les jette sur une natte posée à terre, on sépare celles qui ne sont pas bien frisées, celles qui sont trop rôties, et, ce choix fait, on dépose le thé dans des magasins, où on le garde pendant une année avant de le vendre, parce qu'alors il est reconnu plus sain.

Le thé nous arrive en paquets, renfermés dans des caisses de bois doublées de feuilles de plomb, afin que l'air ne puisse, en pénétrant jusqu'au thé, lui enlever sa précieuse saveur. C'est à Canton, seul port de la Chine où il nous soit permis de trafiquer, que les marchands nous le vendent et d'où il est transporté sur nos vaisseaux.

Les Chinois ne prennent pas le thé comme un spécifique, mais toute la journée, à chaque repas et sans être altérés; ils le boivent en infusion, très-fort, sans sucre, sans lait. Je crois que nous sommes beaucoup plus sages en y ajoutant le sucre et le lait, qui le rendent nourrissant et amortissent la violence de l'effet qu'il pourrait produire sur les nerfs. On dit d'ailleurs, pour expliquer ce fréquent usage des Chinois, que les eaux de la Chine sont malsaines et que leur

mauvaise influence est détruite par le thé. Quant aux Japonais, ils le réduisent en poudre, qu'ils servent dans une coupe, l'eau chaude à part. Chaque convive met de l'eau chaude dans sa tasse, prend de cette poudre sur un couteau, la délaie dans l'eau, et en ajoute jusqu'à ce que cette boisson lui paraisse d'un goût agréable.

Ceux qui ont écrit sur le thé sont partagés dans leur opinion : les uns l'accusent d'être une espèce de poison lent, tandis que les autres lui attribuent toutes les vertus. Peut-être les différents effets que produit le thé ne viennent-ils que des différentes constitutions. Le thé redonne du ton et des forces, surtout après une extrême fatigue. Il semble avoir un très-grand pouvoir sur les nerfs. Pour cette raison, les personnes nerveuses et d'une santé délicate doivent au moins en prendre modérément si elles ne peuvent résister à ce dangereux plaisir.

On raconte qu'un Anglais ayant reçu en présent une livre de thé et ne sachant pas la manière de l'employer, la fit bouillir dans du lait, et que la famille avala les feuilles et le lait à un seul repas, en déclarant « que c'était, en vérité, très-bon ! »

Le thé fut introduit en Europe par les Hollandais, en l'an 1610 ; quatre ans après, on le prenait dans les cafés anglais comme une chose rare et de luxe. A présent, il est une des nécessités de la vie de ce peuple.

Depuis 1830, il est devenu en France d'un usage presque général. Après vous avoir donné une idée de la manière dont il se cultive, se cueille et se prépare, nous allons vous indiquer les caractères distinctifs de chaque sorte.

Quelques naturalistes reconnaissent deux

sortes de thé : le *thea bahea*, dont la corolle a six pétales, et le *thea viridis*, dont la corolle en a neuf ; dans le commerce, on n'en connaît aussi que deux grandes sortes, qui sont : le *thé vert* et le *thé noir*. Ces deux espèces, dont on forme les autres, sont divisées en beaucoup de qualités plus ou moins différentes, mais qui présentent à l'œil de l'observateur une suite assez exacte, depuis la première nuance jusqu'à la dernière.

Classification des thés d'après leurs nuances.

THÉS VERTS.	THÉS NOIRS.
Impérial.	Sonsay.
Putizan.	Ankay.
Poudre à canon.	Pouchong.
Perlé.	Padre-souchong.
Tchulan.	Souchong.
Hyson-cowslip.	Souchong-pecco.
Hyson.	Pecco.
Hyson-skin.	Congo.
Uxim.	Camphan.
Twankay.	Bohé.

Ces thés sont rangés en partant du plus pâle jusqu'au plus foncé.

Classification des thés d'après leurs qualités.

THÉS VERTS.	THÉS NOIRS.
Tchulan.	Pecco.
Impérial.	Padre-souchong.
Putizan.	Souchong-pecco.
Poudre à canon.	Pouchong.
Hyson-cowslip.	Souchong.
Perlé.	Sonsay.
Hyson.	Ankay.
Twankay.	Congo.
Hyson-skin.	Camphan.
Uxim.	Bohé.

Ces thés sont rangés en partant du meilleur jusqu'au moins bon.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

REVUE LITTÉRAIRE.

Benjamin Franklin, par Charles Farine, avocat à la cour royale de Paris. Un joli volume orné de gravures et d'un portrait de Franklin. Chez M^{me} Bougy, à la librairie classique et d'éducation, rue Fontaine-Molière, 37.

Josiah Franklin était originaire d'Ecton, dans le comté de Northampton ; il professait la religion réformée. Obligé de quitter l'Angleterre, où cette religion n'était que tolérée, il arriva à Boston en 1682, Benjamin, le dernier de ses fils, y naquit, en 1706.

Dès son enfance, Benjamin montra tant de désir d'apprendre que son père eut l'idée de le destiner à l'Église et d'en faire, comme il le disait, le chapelain de la famille (il avait dix-sept enfants) ; mais sa fortune ne lui permit pas de le laisser plus d'un an à l'école.

Josiah était fabricant de savon et de chandelles ; Benjamin ne pouvait s'accoutumer à couper des mèches, à remplir des moules de suif ; son imagination active le poussait vers la mer : il apprit de bonne heure à nager, à conduire une barque, et ses petits camarades reconnaissant la supériorité de son jugement, le nommaient leur pilote.

Le soir, toute la famille se réunissait ; le père chantait en s'accompagnant de son violon, puis venait le souper, il faisait alors tomber la conversation sur un sujet qui pût développer l'esprit de ses enfants ; il exerçait ainsi leur jugement, et dirigeait leurs idées vers les choses justes et sages, qui, plus tard, devaient leur servir de règles de conduite.

Dans sa bibliothèque, outre les livres de

religion, se trouvaient la *Vie des hommes illustres*, de Plutarque, un *Essai sur la manière de faire le bien*, et un *Essai sur les projets d'utilité générale*, par Daniel de Foë. Ces livres, que Benjamin savait par cœur, lui inspirèrent le goût des applications utiles qu'il développa durant toute sa vie.

Cet amour pour les livres déterminait son père à faire de lui un imprimeur. A douze ans il le plaça chez son fils aîné, qui avait déjà entrepris cette profession. Les commis-libraires qu'il eut occasion de connaître lui prêtaient les livres de leurs magasins, et pour qu'on ne s'aperçût pas de leur disparition, il passait la nuit à les lire et les rendait le matin sans en avoir coupé les feuilles. Ayant trouvé un volume dépareillé d'une revue intitulée *le Spectateur*, d'Adisson ; il l'acheta, le lut avec avidité, et dans son admiration pour le style de l'auteur, il trouva moyen de l'imiter.

Pour cela, il faisait, sur quelques articles, des notes abrégées, les laissait reposer plusieurs jours afin d'en effacer le souvenir de sa mémoire ; puis relisait ces notes et essayait de recomposer ces articles à sa manière, en cherchant les expressions les plus convenables. Ensuite il comparait l'original avec son travail, et corrigeait les fautes qu'il croyait y remarquer.

D'autres fois il mêlait toutes les notes qu'il avait prises sur des feuilles volantes, laissait écouler un assez long espace de temps, les reprenait et cherchait à les remettre en ordre ; apprenant ainsi à mettre de la suite dans le classement de ses pensées.

L'apprentissage de Benjamin était dur ; son frère, jaloux de son intelligence,

le traitait fort mal... Il résolut de le quitter, vendit ses livres et s'embarqua. Après bien des événements, dans lesquels il sauva la vie d'un homme qui se noyait, il débarquait à Philadelphie, ne possédant que quatre schellings (cinq francs de notre monnaie), et mourant de faim, de fatigue. Un petit garçon qu'il rencontra mordant dans son pain, lui donna l'idée d'en faire autant; il acheta pour trois sols trois petits pains chez un boulanger; ne sachant où les mettre, il en plaça un sous chaque bras et mordait à même le troisième, lorsqu'il passa devant une jeune fille, debout sur le seuil de sa porte. La jeune fille le regarda d'un air étonné, et ne put s'empêcher de sourire de la singulière tournure de ce jeune homme. Benjamin, un peu honteux, retourna au bateau qu'il venait de quitter, but un verre d'eau, donna deux de ses pains à une pauvre mère de plusieurs enfants qui, pour continuer son voyage, était demeurée dans le bateau, puis il rentra dans la ville, suivit la foule jusque dans une église de la congrégation des quakers, s'assit sur un banc adossé au mur, et s'endormit.

A dix-sept ans, sans recommandation, sans ami, sans argent, vêtu d'habits souillés de boue, portant toute sa garde-robe dans ses poches... telle fut l'entrée de Franklin dans cette ville, dont il était destiné à devenir le législateur, et d'où cinquante ans plus tard il devait partir, chargé des destinées de sa patrie et l'heureux époux de la jeune fille qu'il avait vue sur le seuil de sa porte!

Après bien des épreuves, dans lesquelles son courage et son intelligence triomphèrent, Franklin se trouvait imprimeur à Philadelphie, et honoré de l'estime de ses concitoyens. Il était père, il était heureux. Madame Franklin avait des goûts de travail et d'économie qui s'alliaient avec ceux de son mari; elle pliait et brochait les ouvrages imprimés dans la maison, et présidait aux soins de la boutique, dont elle surveillait la propreté.

Franklin avait résolu d'arriver à la perfection morale. Pour y réussir, il fit un tableau de toutes les vertus qu'il croyait nécessaires, et les plaça ainsi :

I. — *Tempérance*. — Ne mangez pas jusqu'à vous abrutir, ne buvez pas jusqu'à vous échauffer la tête.

II. — *Silence*. — Ne parlez que de ce qui peut être utile à vous ou aux autres, évitez les conversations oiseuses.

III. — *Ordre*. — Que chaque chose ait sa place fixe; assignez à chacune de vos affaires une partie de votre temps.

IV. — *Résolution*. — Formez la résolution d'exécuter ce que vous voulez faire, et exécutez ce que vous aurez résolu.

V. — *Économie*. — Ne faites que des dépenses utiles pour vous ou pour les autres, c'est-à-dire ne prodiguez rien.

VI. — *Industrie*. — Ne perdez pas le temps, occupez-vous toujours de quelque objet utile, ne faites rien qui ne soit nécessaire.

VII. — *Sincérité*. — N'employez aucun détour, que l'innocence et la justice président à vos discours et dictent vos pensées.

VIII. — *Justice*. — Ne faites tort à personne et rendez aux autres les services qu'ils ont droit d'attendre de vous.

IX. — *Moderation*. — Évitez les extrêmes, n'ayez pas pour les injures le ressentiment qu'elles méritent.

X. — *Propreté*. — Ne souffrez aucune malpropreté sur vous, sur vos vêtements, ni dans votre demeure.

XI. — *Tranquillité*. — Ne vous laissez pas émouvoir par des bagatelles ou des accidents ordinaires et inévitables.

XII. — *Chasteté*. — Soyez chaste de corps et d'esprit, pour ne pas risquer de compromettre votre santé, votre paix, votre réputation ou celle des autres.

XIII. — *Humilité*. — Imité Jésus. Il imagina un petit tableau composé d'autant de colonnes qu'il y a de jours dans la semaine, et d'autant de cases transver-

sales qu'il avait compté de vertus. Chaque matin il se disait : Que ferai-je de bien aujourd'hui ? Et chaque soir : Qu'ai-je fait de bien ? Alors il s'examinait scrupuleusement et marquait d'une croix à l'encre rouge la vertu à laquelle il avait manqué dans la case correspondante au jour de la semaine. Il avait résolu de donner successivement une semaine d'attention sérieuse à chacune de ces vertus, laissant les autres courir leurs chances, et marquait chaque soir les fautes de la journée, de sorte que si dans la première semaine il pouvait maintenir sa première colonne sans aucune marque, il se croyait assez fortifié dans la pratique de la première vertu pour se hasarder à passer à la seconde, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir recommencé plusieurs fois, il eut le bonheur de trouver son tableau sans aucune marque, après un examen journalier pendant treize semaines. Mais bien qu'il ne soit jamais arrivé à la perfection qu'il était si ambitieux d'atteindre, ses efforts contribuèrent pourtant à le rendre plus heureux en le rendant meilleur.

Cette perfection qu'il désira pour lui-même, Franklin la désira aussi pour les autres. En 1732, il publia un almanach sous le nom de *Richard Saunders*, et le continua pendant vingt-cinq années. Nous en avons en français un abrégé sous le titre de *la Science du bonhomme Richard*. Franklin voulait que le peuple eût une instruction simple, mais vraie, mais utile. C'est à lui que Philadelphie doit son Université, la fondation d'un hôpital, d'une société mutuelle contre l'incendie, il créa des bibliothèques publiques, et forma la garde nationale de son pays.

Voici comment il parvint à découvrir les paratonnerres : un docteur nommé Spence, venu d'Écosse, avait ouvert un cours de physique ; il fit plusieurs expériences sur l'électricité, devant une assemblée nombreuse, qui resta émerveillée, non que Spence fût habile, mais il enseignait une science nouvelle.

Quand il partit, Franklin acheta tout l'appareil du docteur ; les instruments qui lui manquaient, il les fabriqua lui-même, et son génie suppléait à toutes leurs imperfections. Il avait cru reconnaître entre les effets du tonnerre et ceux de l'électricité une analogie qui le frappa.

Pour s'en assurer, un jour qu'une tem-pête se préparait, Franklin sortit, suivi de son fils. À l'aide de deux bâtons posés en croix, sur lesquels il attacha un mouchoir de soie, il fit une espèce de cerf-volant et le laissa s'élever dans les airs ; la corde qui le retenait était hérissée de petits brins de filasse qui voltigeaient au gré du vent ; l'autre extrémité de cette corde, terminée par de la soie, il la noua à un pieu enfoncé en terre et y attacha une clef, de laquelle il approchait de temps en temps son doigt, mais sans aucun résultat, lorsque survint une petite pluie qui mouilla la corde et lui donna un faible degré de conductibilité. Franklin approcha encore son doigt de la clef, et cette fois une faible étincelle en sortit... Ce phénomène avait lieu selon qu'il l'avait espéré ; mais on frémit, quand on pense au résultat que cette découverte pouvait produire si la corde eût été plus mouillée, si le nuage eût été plus chargé d'électricité ; alors, l'explosion eût été terrible, et Franklin serait mort avec sa découverte.

De ce jour le paratonnerre était trouvé ! La France fut la première à en faire usage, et si les édifices qui portent à leur faite ces longues flèches de fer, d'où pend une chaîne qui descend se perdre dans l'eau ou dans la terre humide, ont encore à redouter les explosions de la foudre, c'est qu'entre les forces de la nature et celles de l'homme la lutte ne saurait être égale.

Ici commence la vie politique de Franklin ; mais il nous faut remonter à la fondation des États-Unis.

En 1682 Guillaume Penn avait obtenu de l'Angleterre la concession d'une province américaine, à laquelle il donna le nom de *Pensylvanie*. Ce Guillaume Penn y éta-

blit une colonie et donna des terres à ceux qui voulurent s'y fixer, à la charge d'une redevance annuelle. Ses héritiers envoyaient en Amérique un gouverneur pour veiller à leurs intérêts. L'assemblée des États-Unis votait-elle une dépense, le gouverneur s'y opposait, à moins que *les propriétaires*, on appelait ainsi les héritiers de Guillaume Penn, ne fussent dégrevés de l'impôt. Cet état de choses durait depuis longues années, et, dans l'intérêt public, l'Assemblée avait été forcée de céder, lorsque, après trois ans de débats, voyant que *les propriétaires* persistaient dans leur refus de participer aux charges de l'état, elle prit la résolution de s'adresser à la mère-patrie : elle nomma Franklin son commissaire, chargé de porter au roi une pétition tendant à demander que la prétention du dernier descendant de Penn fût abolie. Cette prétention était fondée sur ce que, aux termes de la charte de propriété, les héritiers devaient être exemptés de toute taxe; et les colons, au contraire, demandaient que les impôts fussent répartis également.

En 1757 Franklin arriva à Londres, chargé des intérêts de sa patrie; il éclaira les lords du Conseil, et *les propriétaires* consentirent, en 1762, à la répartition des impôts, sur la parole que Franklin leur donna qu'elle serait équitablement répartie. Mais à peine de retour dans sa patrie, *les propriétaires* voulurent reconquérir leur ancien droit, et ils réussirent.

En 1764 l'Angleterre, en guerre avec la France, accablait son peuple d'impôts. Pour payer sa dette, le ministère fit passer un bill qui assujettissait les colonies à un droit du timbre; mais les Américains étant régis par les lois anglaises, nulle taxe ne pouvait être levée sur eux sans qu'ils l'eussent consentie... Chaque province des États-Unis protesta, car il ne s'agissait pas pour eux de conquérir leur liberté, mais de la conserver. Il fut donc résolu que chacun s'abstiendrait de tout acte judiciaire qui pût donner lieu à l'impôt du timbre. En 1766

Franklin retourna en Angleterre, dans l'espoir de briser les fers de sa patrie avant qu'on ait pu les river; n'y pouvant réussir, il revint auprès de ses concitoyens, pour les aider à conserver leurs droits, leurs libertés. Après une lutte longue et terrible, le 4 juillet 1776, l'indépendance de l'Amérique fut proclamée, et Franklin fut un des principaux acteurs de ce drame qui sépara à jamais de la métropole les treize colonies anglaises.

Franklin avait soixante-onze ans lorsque les États-Unis l'envoyèrent en France comme ambassadeur auprès de Louis XVI, afin de lui demander de reconnaître leur indépendance et de former avec eux un traité d'alliance et de commerce; ce qu'il obtint le 6 décembre 1777.

Louis XVI reçut Franklin avec bienveillance; Paris lui donna des fêtes magnifiques. Dans l'une de ces fêtes, la plus belle de trois cents jeunes femmes fut désignée pour aller déposer sur les cheveux blancs du philosophe américain une couronne de lauriers et deux baisers sur ses joues vénérables.

Son retour dans sa patrie devint pour lui un triomphe : porté sur les bras de ses concitoyens qu'il avait rendus libres, il s'avancait au milieu des mères, qui bénissaient sa mère, des vieillards, qui l montraient à leurs petits-enfants, au bruit du canon et des cloches... C'est ainsi qu'il fut déposé sur le seuil de sa maison.

Franklin mourut le 17 avril 1790, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il pouvait devenir comme philosophe un Newton, comme législateur un Lycurgue; mais il fut plus grand qu'aucun d'eux, en réunissant leurs talents dans une philosophie pratique auprès de laquelle on voit se flétrir toutes les palmes de la science et d'une sagesse purement spéculative. C'est en se rendant utile, c'est en faisant servir ses connaissances aux besoins de sa patrie et du temps où il vivait, qu'il est devenu véritablement grand. ***

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

DAS VEILCHEN.

Ein Veilchen auf der Wiese stand,
Gebückt in sich und unbekannt;
Es war ein herzig's Veilchen.
Da kam eine junge Schäferinn.
Mit leichtem Schritt und munterm Sinn,
Daher, daher,
Die Wiese her, und sang.

Ach ! denkt das Veilchen, war' ich nur
Die schönste Blume der Natur,
Ach, nur ein kleines Veilchen,
Bis mich das Liebchen abgepflückt,
Und an dem Busen matt gedrückt !
Ach nur, ach nur,
Ein Viertelstündchen lang !

Ach ! aber ach ! das Mädchen kam
Und nicht in Acht das Veilchen nahm,
Ertrat das arme Veilchen.
Es sang und starb und freut sich noch :
Und sterb' ich denn, so sterb' ich doch
Durch sie, durch sie,
Zu ihren Füßen doch.

...

LA VIOLETTE.

Une violette fleurissait dans la prairie, pen-
chée sur elle-même, et c'était une charmante
violette, modeste et cachée pour tous. Par la
prairie passait une jeune bergère au pas léger,
à l'esprit alerte; et elle courait, elle courait par
la prairie en chantant.

Hélas ! pensa la violette, que ne suis-je la plus
belle fleur de la nature ! mais, Dieu ! je ne suis
qu'une pauvre petite violette ! Ah ! si j'étais la
plus belle des fleurs ; un quart-d'heure, rien
qu'un quart d'heure, assez pour que l'aimable
bergère me cueille et me presse doucement sur
son sein.

Hélas ! hélas ! la jeune fille passa ; elle ne vit
pas la violette, et du pied écrasa la pauvre
fleur. En tombant la violette chanta et se réjouit
encore de son sort, disant : Je meurs à elle, je
meurs pour elle, par elle et à ses pieds.

M^{me} PAULINE ROLAND.

LES CIGANOS.

MOEURS PORTUGAISES.

La province de l'Alemtejo, l'une des plus
grandes du Portugal, en est certainement
la moins peuplée : les villes, les villages y
sont très-éloignés les uns des autres et ren-
ferment un petit nombre d'habitants ; les
plantations d'orangers, d'oliviers et de vi-
gnes, ne dépassent guère le rayon d'une
lieue autour de ces centres de population.

On trouve dans le pays une classe
d'hommes qu'on appelle Lavradores, dont
les familles vivent isolées au milieu des
champs et ont conservé une simplicité
tout à fait patriarcale ; elles cultivent une

étendue de terrain plus ou moins grande,
et cette culture consiste en blé, en avoine,
en huile, principales productions de la pro-
vince. Ces habitations, connues sous le nom
de *montes*, sont presque toujours bâties sur
le sommet d'une colline. Un monte se com-
pose d'une maison principale qui ne se
distingue de celles qui l'entourent que par
un peu plus de largeur et d'élévation ; toutes
ne sont cependant que des rez-de-chaussée
spacieux, commodes et souvent voûtés,
pour y conserver plus de fraîcheur. Quatre
ou cinq maisons plus petites sont habitées

par les domestiques et leur famille; un four commun, des écuries, des hangars, des celliers, composent le reste des constructions. En dehors de l'enceinte, quelques meules de paille, élevées en pyramide et sur lesquelles les cigognes bâtissent leur nid avec la confiance de n'être pas troublées, complètent l'aspect pittoresque de ce tableau rustique. Vu à quelque distance, un monte rappelle assez bien ce qu'on nomme en France un hameau; mais le premier a toujours quelque chose de plus vivant, qu'il doit à l'éclatante blancheur des murs de ses maisons et à la teinte rosée de leurs toits. Au bas de la colline et à peu de distance du groupe des habitations, on trouve un puits ou une fontaine naturelle, auprès desquels est placé un verger, renfermant les arbres fruitiers que le climat permet d'y cultiver avec succès, et offre à ces familles, qui n'ont avec les villes que des rapports difficiles, ce qui peut être utile à leur nourriture, ordinairement saine et abondante.

Certes, les habitants de l'Alemtejo sont pauvres sous le rapport du numéraire, mais leurs terres et leurs troupeaux suffisent amplement à leurs besoins. La partie de ces terres qui reste en friche rapporte du gibier et du bois de chauffage en abondance; le reste du pays est couvert de forêts du chêne qui porte le gland doux et sert à engraisser merveilleusement des nombreux troupeaux de porcs, une des plus grandes richesses du lavrador portugais.

Non loin de la Guadiana, fleuve qui traverse une partie de l'Alemtejo et va se jeter dans l'Océan en séparant deux provinces, l'une espagnole, l'autre portugaise, l'Andalousie et l'Algarve, et à trois lieues de la frontière, se trouve une de ces propriétés, connue dans le pays sous le nom de *Monte dos Loendros* (des lauriers roses), probablement à cause de la grande quantité de cet arbuste dont sont ornés les bords du ruisseau qui coule au bas de la colline.

Le propriétaire de ce monte, le senhor

Baldio, était un homme avancé en âge, et sa digne femme, la senhora dona Anna, n'avait que quelques années de moins que lui. Le reste de la famille se composait de deux jeunes filles, Izabel et Marianna, et d'un petit garçon de neuf ans, nommé Jozé, bel enfant que tout le monde dans le monte aimait, mais qu'Izabel, l'aînée des jeunes filles, chérissait surtout avec une aveugle tendresse; c'était le fils de son frère, qui avait été tué dans la guerre de l'indépendance; sa femme n'ayant pas survécu à cette perte, Izabel tenait lieu de mère à l'orphelin.

Un jeune homme de vingt-quatre ans, Antonio da Silva, parent éloigné du senhor Baldio, avait été admis depuis quelques années dans la famille pour surveiller les travaux de la propriété, charge qui semblait déjà trop pesante à son vénérable chef. Cette place était pour le jeune homme, aussi fier que pauvre, un moyen d'employer son activité et de gagner sa vie avec honneur. Antonio, quoique peu instruit, était cependant, sous ce rapport, de beaucoup au-dessus de tout ce qui l'entourait; il avait d'ailleurs un cœur noble, désintéressé, et bien que son âme ne fût pas exempte de cette teinte de mélancolie commune à tous ses compatriotes, son caractère n'était pas moins ferme, hardi; mais il savait se contenir assez pour rester maître de lui et paraître prudent. Doué d'une grande force physique, il avait en même temps une adresse naturelle qui répandait une sorte de grâce sur chacun de ses mouvements. La taille d'Antonio était un peu au-dessus de la moyenne, ses yeux, vifs et noirs, annonçaient l'intelligence, et la régularité de ses traits ainsi que son teint, d'une pâleur mate, ne démentaient pas son origine mauresque.

A la fin d'un jour du mois de juin, le soleil n'avait pas encore complètement disparu derrière les montagnes, que déjà la lune se montrait à l'horizon; sa lumière douce et faible ajoutait un charme de plus

à cette soirée déjà si belle, et pour en bien jouir, la famille s'était réunie sur une petite terrasse, à la porte de la maison. Les jeunes filles arrosaient les plantes grimpanes sennées au pied des murs, le petit Jozé dansait et gambadait autour de ses tantes; les deux vieillards, assis à peu de distance l'un de l'autre, laissaient errer sur leurs lèvres ridées un sourire de béatitude qu'y faisaient naître les jeux de leur enfant chéri; ils l'encourageaient du regard, sans pourtant cesser de rouler entre leurs doigts les grains de leur chapelet bénit.

Un beau chien d'arrêt se précipita tout à coup sur la terrasse : après avoir caressé chacun des membres de la famille et particulièrement l'enfant, qui accueillit Danubio comme un vieil ami, le chien vint se coucher sur le sol, la langue pendante et le flanc agité par la course rapide qu'il venait de faire. On devinait qu'il avait devancé son maître, dont on entendait déjà les pas pressés. Antonio, auquel il appartenait, ne tarda pas en effet à paraître : il salua toute la famille avec une familiarité respectueuse; son salut lui fut rendu avec bienveillance. Le petit Jozé s'empara de la carnassière de son ami, c'est ainsi qu'il appelait Antonio, et s'offrit avec empressement pour la reporter, ainsi que le fusil de chasse, à la place où on les déposait habituellement. Antonio remit le tout à l'enfant avec une confiance qui aurait fait frémir une mère française, car le fusil était chargé; mais en Portugal les garçons apprennent dès le plus bas âge à se servir des armes à feu; cependant le regard d'Antonio ne quitta l'enfant que lorsque le fusil fut hors de ses mains; alors il vint s'asseoir sur un banc de pierre, et après avoir essuyé son front humide, il dit en fronçant légèrement ses sourcils noirs :

« Je crois que nous sommes menacés d'une visite de Ciganos; je les ai vus se diriger de ce côté il y a quelques instants.

— Jésus! menacés est bien le mot, dit dona Anna; pour moi, j'aime mieux voir

voler une orfraie ou s'abattre une troupe de corbeaux, qui sont pourtant des oiseaux de bien mauvais augure, que de savoir les Ciganos maudits rôdant autour du monte. Dieu me pardonne si je pêche en parlant ainsi, mais je voudrais que toutes ces tribus errantes fussent exterminées jusqu'à la dernière; oui, oui, ajouta-t-elle d'une voix que l'émotion rendait tremblante, lorsqu'ils parurent ici il y a huit ans, que se passa-t-il? chacun se souvient que leur approche commença par faire fuir de leurs nids les pauvres cigognes, que pas un de nous ne se fût avisé de troubler, et quelques jours après nous apprîmes que notre fils unique, le père de cette innocente créature (elle montrait Jozé), avait péri à la bataille d'Acceiceira. »

Dona Anna se mit à pleurer avec amertume; ses filles jetèrent sur elle un long regard plein d'affection et de tristesse; mais elle ne put l'apercevoir, tant ses yeux étaient obscurcis par les larmes. L'enfant avait relevé la tête en entendant parler de son père; il interrompit ses jeux et vint doucement se glisser derrière son aïeule.

La commotion gagna le senhor Baldio : il quitta sa chaise et fit le tour de la terrasse d'un pas plus ferme qu'à l'ordinaire; sa grande taille s'était redressée; on comprenait qu'il voulait réunir toute son énergie pour lutter contre le souvenir qu'évoquait sa vieille compagne; mais le vieillard ne put vaincre longtemps sa souffrance : ses jambes fléchirent, il chancela; Antonio fit un mouvement vers lui; mais cette faiblesse ne fut que momentanée; Baldio se replaça sur son siège, dona Anna rapprocha sa chaise de celle de son mari et voulut essayer de le distraire; mais l'imagination de la bonne dame n'était ni bien brillante ni bien fertile : elle allait en revenir naturellement aux Ciganos, lorsqu'elle se trouva interrompue par la femme du jardinier, qui vint annoncer avec l'expression du déplaisir que les Ciganos étaient arrêtés auprès de la fontaine, et que leur chef de-

mandait à parler au maître du monte.

« Combien sont-ils ? demanda celui-ci.

— Quatre hommes, jeunes et vieux, senhor.

— Combien ont-ils de femmes avec eux ? demanda Marianna.

— Il y en a plusieurs, ainsi que des enfants, menina, mais je ne les ai pas comptés.

— Eh bien, commère, dit Baldio, allez avertir leur chef que je veux bien le recevoir ! »

Il ne se fit pas attendre. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, mais plein de vigueur et de force. Sa chemise, qui était fastueusement garnie d'une mauvaise dentelle de fil, restait ouverte sur sa poitrine, les manches en étaient retroussées jusqu'au coude, de sorte que, même à la faible clarté qui régnait alors, on pouvait remarquer la couleur fortement olivâtre de sa peau ; son pantalon, d'un velours de coton jadis noir et qui dans quelques endroits montrait la corde, s'arrêtait un peu au bas du genou, et un caleçon de toile blanche descendait assez pour cacher une partie des jambes ; une large ceinture rouge serrait sa taille ; enfin, un vieux chapeau pointu complétait sa toilette. Il se découvrit en arrivant sur la terrasse, et s'adressant au maître de la maison dans un langage mêlé d'espagnol et de portugais :

« Senhor, lui dit-il, je viens de Paymogo et je vais vendre des bestiaux à la foire d'Evora ; comme ma famille est fatiguée, je compte, si vous le permettez, me reposer un jour ou deux près de votre fontaine.

— Je vous accorde ce qu'il n'est pas dans nos mœurs de refuser à vos pareils, répondit le vénérable Baldio avec une expression dont la bonté naturelle tempérât un peu la sévérité, c'est-à-dire l'eau, le bois, la paille et les pâturages pour vos bestiaux ; mais qu'aucun de vous ne passe de ce côté du ruisseau, surtout la nuit : mes jeunes gens auront l'ordre de tirer dessus ; avertissez aussi vos enfants de ne toucher à rien de ce qui m'appartient, car le châtiment

suivrait de près ; je vous recommande aussi d'avoir soin de ne vous faire suivre, lorsque vous quitterez mes terres, par aucun animal appartenant au monte, ni chien, ni âne, ni quoi que ce soit. Vous entendez ? »

Le Cigano était trop habitué à ce langage pour s'en étonner ou s'en offenser. Ce qui envers tout autre homme eût été une insulte, il le reçut comme une formule connue et acceptée.

« Soyez sans défiance, senhor, dit-il. Vous voyez ma face, mais vous ne voyez pas mon cœur, qui est honnête ; si vous me connaissiez mieux, je suis sûr que vous vous diriez : J'ai vu plus d'un seigneur en habit de cour, mais je n'en ai pas rencontré un seul dont la conscience fût aussi chatouilleuse que celle de ce brave Gabito : tel est mon nom, senhor, et il est aussi connu que celui de Barabbas dans la Passion. Depuis les Pyrénées jusqu'ici, si vous preniez des renseignements sur moi, on vous dirait que Gabito n'a jamais eu à se reprocher aucune de ces distractions que vous me conseillez d'éviter. Ainsi donc, dormez sans crainte, vous et les vôtres ; je vous souhaite à tous une bonne nuit et vous remercie de votre hospitalité. Demain, si vous y consentez, je vous montrerai un singe savant qui fera les délices de ce bel enfant, » il indiquait le petit Jozé, dont les grands yeux l'examinaient curieusement.

« C'est bien, reprit le vieillard, retirez-vous, et n'oubliez pas mes recommandations. » Le senhor Baldio prononça ces mots d'un ton peu caressant, et ne répondit que par une inclination de tête au dernier salut du Cigano.

Quand il eut disparu, le vieillard se tourna vers Antonio et lui dit avec confiance : « Mon garçon, fais donner de la poudre à nos domestiques s'ils en manquent, et ne fermons qu'un œil à la fois pendant cette nuit. »

Antonio assura son parent que rien ne serait négligé pour la sûreté du monte, puis il se leva et se rapprocha d'un groupe

de domestiques qui, assis par terre autour d'un vase grossier rempli de soupe au lait, y plongeaient tour à tour une cuiller de bois d'un travail si joli qu'il donnait une sorte de valeur à ces petits meubles, dont la matière première en avait si peu. Ils firent un mouvement pour se lever à son approche; mais Antonio, d'un signe, leur dit de ne pas se déranger, et ils obéirent; le plus âgé offrit alors au jeune homme de partager leur souper, politesse indispensable qu'Antonio n'accepta pas; mais il s'assit à côté d'eux, sur le timon d'une charrette qui venait de ramener des champs le blé coupé dans la journée, et transmit à ces bonnes gens les ordres qu'il avait reçus relativement aux Ciganos.

A dix heures et demie la famille passa dans la salle à manger : la table était servie avec plus d'abondance que de recherche : un magnifique gigot de daim exhalait un fumet qu'un habitué du café de Paris n'eût certainement pas dédaigné; plusieurs plats de légumes, des fromages de brebis et de chèvres, des pyramides d'oranges et d'excellentes figues, donnaient une sorte d'élégance à ce couvert rustique par la manière pleine de goût dont ils étaient arrangés.

Quand il eut mangé quelques bouchées, le senhor Baldio proposa un toast en l'honneur du chasseur qui ne laissait jamais la table de ses amis dépourvue d'un bon morceau de gibier. Antonio aimait passionnément la chasse, et ce sujet était un de ceux qui avaient le pouvoir de le faire parler, car il se mêlait rarement aux conversations générales.

« Ce daim, dit-il modestement, m'a pourtant coûté bien peu de peine : j'étais hier assis sur la rive de la Guadiana, fumant ma cigarette, quand je l'ai vu traverser la rivière à la nage, un peu en amont du point où j'étais placé. Je n'ai pas bougé, car je calculai tout de suite qu'il allait être entraîné vers moi par le courant, et...

— Jésus Maria ! est-ce que tu aurais tiré sur cette pauvre bête quand elle était en-

core dans l'eau ? s'écria le senhor Baldio en interrompant le jeune homme.

— Non, mon oncle; avec les animaux comme avec les hommes, j'aime à jouer franc jeu; je ne voudrais pas me priver d'ailleurs de voir bondir un cerf ou un daim; aucun spectacle n'a le pouvoir de me charmer au même degré. Aussi ai-je laissé ce noble animal sauter sur la rive et s'y secouer tout à son aise; c'est seulement alors que j'ai armé mon fusil, et quand la bête a pris l'alarme et s'est élancée en faisant un bond, j'ai lâché mon coup, qui l'a atteint.

— Tu as bien fait, Antonio, reprit le vieillard d'un air de satisfaction; ce serait une mauvaise action que de tirer sur un animal quand il lutte encore contre un élément plus fort que lui. J'ai chassé pendant plus de quarante ans, eh bien, tu peux me croire, mon garçon, je n'ai jamais tiré une pièce de gibier d'une façon déshonorante; quoique je n'aie jamais été de ta force, j'avais cependant une jolie réputation parmi les chasseurs des alentours.

Ils continuèrent à parler de la chasse le reste du souper, tandis que dona Anna, ses filles et le petit Jozé n'élevèrent la voix que pour demander les choses dont ils avaient besoin, car parmi ces gens aux mœurs simples et un peu austères, parler à table serait pour les femmes et pour les enfants manquer au décorum et au savoir-vivre.

Quand le souper fut fini, tout le monde se leva et se tint debout; le senhor Baldio prononça les grâces, que les jeunes gens répétèrent à voix basse, puis ils vinrent demander au vénérable couple sa bénédiction, après quoi, chacun se retira dans sa chambre.

Le lendemain, après le déjeuner, la famille vint se ranger sur la terrasse pour recevoir la visite que les Ciganos devaient leur faire. On les voyait déjà gravir la colline. Jozé s'échappa pour aller au-devant d'eux, et revint tenant en laisse le petit singe. Cet

animal était vraiment comique, et portait de fort bonne grâce un costume de fantaisie dont l'imagination d'une vieille Cigana avait fait tous les frais. Dès que la troupe fut arrivée au sommet, elle s'annonça par une musique infernale, composée de tambours de basque, de castagnettes et de guitares. Les serviteurs du monte, leurs femmes et leurs enfants, entourèrent les Ciganos; mais comme au fond personne n'était charmé de leur présence, le *senhor Baldio* ne tarda pas à les congédier, après avoir recommandé à Izabel de leur faire donner des vivres. Elle se disposait à obéir, quand une vieille Cigana, pour exciter sa générosité personnelle, vint lui proposer de lui dire la *buena dicha* (la bonne aventure). Izabel y consentit en souriant.

Antonio, qui s'était assis à l'écart avec un sombre découragement, releva la tête en entendant la voix d'Izabel. Il la regarda, et ce regard, que la Cigana surprit au passage, la mit à l'instant sur le chemin de la vérité. Elle dit lentement :

« Vous ne serez pas heureuse en ménage, *senhorita*. » Un geste de dédain d'Antonio l'arrêta court; mais elle reprit bientôt d'un ton plus assuré : « Je veux dire seulement que vous ne serez pas bien haut placée, car vous épouserez un jeune homme de la campagne qui vous aime depuis longtemps et que vous aimez aussi; le mariage se fera bientôt, dans quelques jours, peut-être...

— Assez, assez, dit Izabel; je vois bien que vous n'êtes pas sorcière, » et s'éloignant, elle entra dans la maison, dont elle ressortit quelques instants après, tenant à la main un panier qui contenait du pain, des fromages et des fruits; elle remit le tout à la Cigana, et la troupe s'éloigna fort satisfaite.

Après ce départ, Antonio monta à cheval pour aller surveiller au loin les travaux de la moisson, le vieillard se rendit sur l'aire afin de hâter les serviteurs par sa présence; pendant ce temps, dona Anna tricotait gravement une paire de bas de fil, et les

jeunes filles, assises dans l'embrasement d'une fenêtre, étaient occupées de quelques ouvrages d'aiguille.

« Ma chère Izabel, dit tout à coup Marianna en posant son ouvrage sur ses genoux, je sens qu'il faut que je te dise aujourd'hui ce que je pense, ou que j'étouffe.

— Le premier parti vaudra toujours mieux, répondit en souriant Izabel.

— Eh bien donc, je désapprouve ta manière d'agir avec Antonio. Tu l'as laissé partir triste, découragé, et cependant tu sais très-bien qu'il t'aime.

— Il m'aime, dis-tu, et qui a pu te le faire croire ?

— Izabel, reprit Marianna, ne jouons pas la comédie entre sœurs.

— Eh bien, oui, dit résolument Izabel, il m'aime, et j'avoue que je l'aime aussi; je crois même que j'en t'apprendrais rien en te disant que notre père et notre mère verraient ce mariage avec plaisir; mais je m'y refuse, moi, et je n'épouserai jamais Antonio.

— Ma pauvre sœur, dit Marianna en examinant Izabel avec inquiétude, je te croyais fière, et je te blâmais; maintenant tu me sembles un peu folle, et je te plains.

— Ma sœur, dit Izabel avec émotion, tu es jeune et un peu étourdie, notre père et notre mère sont bien vieux; ils peuvent mourir bientôt, et si je me mariais avec Antonio, Jozé serait malheureux, car il ne trouverait dans mon mari qu'un oncle froid et sévère. Je veux donc rester libre, puisque les deux affections qui partagent mon cœur ne peuvent s'enchaîner et se confondre.

— Et tout cela, dit Marianna, parce qu'Antonio trouve avec raison que tu gâtes ton neveu; mais allons, allons, ajouta-t-elle en embrassant sa sœur, le mal n'est pas sans remède : un jour ou l'autre vous vous entendrez mieux. »

Une heure sonnait à l'antique horloge qui depuis tant d'années réglait la vie des habitants du monte; aussi le *senhor Baldio*,

ponctuel comme le sont les vieillards, passa-t-il dans la salle à manger avec sa famille dès que le timbre eut résonné à son oreille comme la voix bien connue d'un ami. On envoya chercher Antonio et Jozé; ce dernier, qui n'avait pas quitté les Ciganos depuis le déjeuner, fut ramené par un domestique; mais le premier n'était pas dans le monte; il fallut donc se mettre à table sans lui. Le dîner commença tristement. Le senhor Baldio en fit la remarque. « Nous sommes déjà si habitués à la société d'Antonio, dit-il, que lorsqu'il manque ici je sens que mon appétit s'en va, et je ne puis regarder sa place vide sans tristesse. Ne partages-tu pas cette impression? ajouta-t-il en s'adressant à sa femme.

— Bien certainement, répondit-elle; ce brave garçon est si obligeant pour nous tous, il prend nos intérêts si fort à cœur, qu'on peut dire qu'il est devenu notre Providence; aussi chacun de nous le considère comme un frère et comme un fils bien-aimé. N'a-t-il pas remplacé l'aîné de nos enfants? » En parlant ainsi, les yeux de dona Anna se fixaient sur Izabel, qui rougit. La bonne mère fit un petit signe d'intelligence à son mari, qui y répondit par un sourire.

Le reste du dîner se passa dans le silence : on abrégéa même ce repas par une sorte de consentement tacite, et après la prière les membres de la famille se retirèrent chacun chez soi pour faire la sieste.

La tribu s'était établie à peu de distance du filet d'eau qui s'échappait de la fontaine du monte; l'herbe était piétinée dans un espace de plusieurs centaines de pas; on y voyait ça et là, entassées l'une sur l'autre, les selles et les brides des montures des Ciganos; les couvertures qui servaient à les envelopper eux-mêmes pendant la nuit, étaient réunies à côté de plusieurs petites caisses et de quelques bissacs qui composaient le fond de ce mobilier nomade; des ustensiles de cuisine étaient placés sans

ordre autour du foyer, dont les cendres fumaient encore.

Cinq ou six femmes, pour trouver un peu d'ombre, s'étaient accroupies sous les branches touffues d'un noyer : deux étaient vieilles et laides, de cette laideur étrange qui inspire à la fois le dégoût et la terreur; leurs vêtements délabrés annonçaient des habitudes d'insouciance et de désordre, et contrastaient avec un singulier étalage de boucles d'oreilles, de chaînes et de clinquants de toute espèce, qui fait d'une Cigana un véritable amalgame de luxe et d'indigence, de saleté et de prétention.

Parmi les autres femmes, plus jeunes et mieux tenues, une seule eût pu passer pour jolie. Monona, la femme du fils aîné de Gabito, avait de grands yeux dont le regard était perçant et fixe; ses cheveux noirs et légèrement crépus étaient tressés avec des rubans d'un rouge vif; Monona souriait souvent, et ses lèvres laissaient voir en s'entr'ouvrant deux rangées de dents éblouissantes; sa taille était fine et cambrée. Cette vie errante et libre ayant développé son agilité, Monona eût pu défier une gazelle à la course. Son corset de velours noir, brodé de paillettes et lacé par un ruban de couleur tranchante, son jupon court, de drap brun, garni de larges bandes de la même étoffe que son corset, ses bas blancs et ses souliers de peau de daim, composaient un ensemble qui eût été fort agréable, si le manque de douceur et de modestie n'en avait détruit tout le charme. Une petite fille qu'elle tenait par la main et un garçon plus jeune qui barbotait dans le ruisseau, formaient toute la famille de la jeune Cigana.

Les bestiaux erraient au hasard et brouaient l'herbe avec avidité; ces animaux étaient maigres, chétifs; plusieurs d'entre eux, boiteux ou blessés, semblaient même incapables de faire une bien longue marche, et prouvaient que si Gabito s'occupait réellement du commerce des bestiaux, qui, pour le grand nombre de ses pareils, n'est

qu'un prétexte dont ils colorent leur vagabondage, il le faisait du moins avec bien peu de succès. Assis sur une pierre, à l'écart, son fils aîné se tenait debout devant lui; tous deux fumaient leur cigarette.

« Pépe, dit le vieux Cigano en s'adressant à son fils, si nous allons à la foire d'Evora avec une pareille pacotille, il y a gros à parier que nous ne gagnerons pas grand'chose; la marchandise est un peu avariée, ajouta-t-il en ricanant et en jetant un regard de côté sur une douzaine d'ânes, de chevaux et de mulets, qui composaient son troupeau.

— Je pense comme vous, mon père, répondit Pépe; cette foire est la meilleure de la province, nous n'y ferons pas brillante figure.

— C'est vrai, répondit Gabito d'un air de mauvaise humeur, et si, malgré les menaces du propriétaire de ce monte, nous pouvions entraîner quelques-uns des beaux poulains qui gambadent là-bas dans la prairie...

— Cela ferait mieux notre affaire, interrompit Pépe; mais ce n'est pas possible, ces gens-là sont sur leurs gardes et nous surveillent. Cependant, ajouta Pépe avec une sorte d'hésitation, une idée m'est venue, père, et je vais vous la dire, car je sais que vous avez de l'expérience... Ce serait de faire descendre l'enfant, à l'insu de la famille; nous l'emmènerions avec nous, et lorsque nous aurions dépassé la frontière, nous pourrions nous moquer du diable en personne. Soyez sûr que le sénhor Baldio payerait une somme assez ronde pour revoir son petit-fils au monte dos Loendros. Que dites-vous de ce projet, père?

— Je dis qu'il est bon, répondit le Cigano; mais comment faire venir ici l'enfant dans la soirée?

— Rien de plus facile. Je chargerai Monona de lui promettre le singe s'il veut venir le chercher lui-même, sans en rien dire à ses tantes.

— Fort bien. Allons, dit Gabito, je consens à tenter la fortune de ce côté, puisqu'elle ne veut pas venir d'un autre. Aussitôt la nuit arrivée, je ferai partir les femmes et les enfants, qui iront nous attendre au delà de la Guadiana, au gué des vieux moulins; un seul de nous sera chargé de les escorter, les trois autres resteront ici avec ta femme et nos meilleures montures; dès que l'enfant sera descendu, on ne perdra pas une minute, et on s'éloignera au grand galop.

À la nuit tombante, la famille se trouvait encore une fois réunie sur la terrasse, que la lune éclairait complètement; les deux sœurs s'y promenaient ensemble, et l'enfant gâté, qui était un peu de mauvaise humeur parce qu'on l'avait forcé de quitter le camp des Ciganos, où il avait passé une grande partie de l'après-dîner, marchait d'un air boudeur à quelques pas en arrière.

« Je t'en prie, disait Marianna à sa sœur, quand Antonio reviendra, adresse-lui quelques paroles consolantes; il n'a pas reparu depuis ce matin parce que vous vous êtes quittés un peu fâchés.

— C'est lui qui a eu tort, répondit Izabel, il grondait Jozé parce qu'il voulait reconduire le singe jusqu'à la fontaine; mais mon inquiétude est si vive que je n'aurai peut-être pas la force de lui cacher combien il m'a fait souffrir!... Rester dehors tout un jour et par cette chaleur!... c'est pour en mourir...

— Je ne suis pas non plus trop rassurée sur son compte, ajouta Marianna; la présence de ces Ciganos me tourmente.

— Heureusement qu'Antonio est bien armé, dit Izabel. Cependant, je voudrais qu'il fût de retour, et si ma volonté pouvait hâter ses pas, il serait bientôt ici, je t'assure... Mais veux-tu que nous descendions le sentier pour aller un peu au-devant de lui?...

— Certainement, répondit Marianna, et le temps passera plus vite.

Un groupe de trois jeunes filles du monte, qui chantaient près de leur porte, apercevant leurs maîtresses, se levèrent et vinrent les embrasser avec tendresse; puis, comme des oiseaux sous la feuillée, elles se mirent à jaser gaïement toutes ensemble, sans trop se soucier de bien s'entendre; enfin, enlaçant familièrement leurs bras, elles formèrent une ligne plus gracieuse que formidable. Jozé, fatigué de boudier, vint se rallier à la bande joyeuse, et l'on descendit la colline en courant. Parvenues au bas, les jeunes filles s'arrêtèrent. Marianna fit à ses compagnes un signe qui leur recommandait le silence, toutes retinrent leur haleine, et l'on distinguait dans l'éloignement les pas d'un cheval qui marchait l'amble.

« C'est lui ! » dit Izabel.

Elles attendirent qu'il fût plus près d'elles, et toutes ensemble crièrent au cavalier :

« Mettez pied à terre, ou vous êtes mort ! »

Antonio, car c'était bien lui, obéit avec docilité.

« Ce que vous faites là n'est pas bien brave ! Pour me condamner à mourir, ajouta-t-il avec tristesse, il ne fallait que la volonté de l'une de vous. » En parlant ainsi, ses yeux s'arrêtèrent sur Izabel, dont la pâleur le frappa; il se sentit ému, et lorsqu'en retournant vers le monte, la jeune fille, s'approchant de lui, l'entretint de choses indifférentes, à la vérité, mais d'une voix affectueuse, Antonio perdit jusqu'au souvenir de la petite querelle survenue entre eux dans la matinée au sujet de l'enfant. Mais Izabel, tout en se repentant de l'avoir affligé, n'en gardait pas moins ses préventions; cependant elle ne put résister au désir de l'interroger sur l'emploi de sa journée.

« Pourquoi n'êtes-vous pas revenu dîner aujourd'hui, Antonio ? lui dit-elle avec douceur; vous savez bien que votre absence nous attriste tous.

— Je ne veux pas vous mentir, répon-

dit-il, le chagrin que m'a causé le ton dédaigneux avec lequel vous m'avez parlé ce matin m'avait rendu la solitude nécessaire. Izabel, reprit-il avec gravité, vous avez refusé ma main, vous m'avez défendu jusqu'à l'espoir, je ne vous ai point importunée de mes prières, pourquoi donc vous montrer injuste ?

— Vous avez raison, Antonio, répondit Izabel; je sens que je devrais au contraire vous remercier de cette délicatesse qui vous empêche d'user de l'influence que vous avez sur mon père; mais si vous saviez combien je suis peu d'accord avec moi-même, continua-t-elle sans pouvoir retenir ses larmes, certainement vous cesseriez de m'en vouloir.

— Vous en vouloir ! à vous, Izabel ? s'écria le jeune homme; ah ! jamais ! jamais ! » ajouta-t-il en détournant la tête pour qu'elle ne vît pas qu'il pleurait.

De retour sur la terrasse, chacun s'assit à sa place favorite. Marianna avait été chercher la guitare d'Antonio, et tous commencèrent à chanter en chœur de vieux refrains du pays, dont le sens échappe sans cesse, mais qui n'en ont pas moins de charmes pour les oreilles qui y sont habituées.

Tous les habitants du monte s'étaient rapprochés de la terrasse afin de mieux entendre, et comme le lendemain se trouvait être un dimanche, jour qui suspendait leurs travaux champêtres, ils se sentaient disposés à prolonger cette veille. Les chansons se succédèrent pendant quelque temps, puis la danse vint s'y joindre; car la musique, le chant et la danse sont des délassements auxquels les Portugais, comme leurs voisins les Espagnols, se livrent avec une sorte de passion. Antonio et les deux sœurs ne se mêlèrent pas aux danses des serviteurs du monte; tous trois s'assirent sur le parapet de la terrasse et chantèrent en chœur avec eux. Le senhor Baldio et sa digne compagne ne restèrent pas non plus étrangers à cette gaieté, ils l'encoura-

geaient, au contraire, en faisant distribuer quelques bouteilles de vin. Le vieillard fumait sa cigarette, et dona Anna causait médecine avec une vieille femme de son âge, qui l'écoutait comme un oracle.

Onze heures sonnaient, un domestique était venu deux fois annoncer que le souper avait été placé sur la table, personne ne songeait à terminer cette belle soirée; une troisième sommation vint rappeler au senhor Baldio que toute chose doit avoir une fin dans ce monde; il se leva, et le reste de la famille le suivit. Izabel, seulement, resta un peu en arrière pour appeler son neveu, qu'elle avait vu se mêler aux danseurs; comme il ne répondait pas, elle chargea un domestique de le ramener; puis il lui vint à la pensée que Jozé, fatigué par l'exercice plus qu'ordinaire auquel il s'était livré, avait été se coucher, comme cela lui arrivait quelquefois quand il ne voulait pas souper; elle se rendit à la chambre de l'enfant, qui ouvrait dans celle où elle couchait, écarta les rideaux du lit... il était vide!... Troublée, sans trop savoir pourquoi, elle revint sur la terrasse, appela Jozé de toutes ses forces; ne le voyant pas accourir à sa voix, elle se sentit saisie par un pressentiment funeste, et se précipitant hors de la terrasse.

« Mon neveu!... mon neveu!... Où est Jozé? demandait-elle à tous ceux qu'elle rencontrait. N'était-il pas avec vous? »

Les uns assuraient qu'il n'avait pas dansé avec eux, d'autres qu'ils l'avaient vu remonter sur la terrasse, un troisième prétendit même ne pas l'avoir aperçu de toute la soirée.

Pendant ces réponses contradictoires, Izabel aperçut l'homme qu'elle avait envoyé chercher le petit Jozé, qui revenait en courant.

« Vous ne l'avez donc pas rencontré, Francisco? s'écria-t-elle en faisant quelques pas au-devant de lui.

— J'ai fait le tour du monte, je suis descendu jusqu'à la fontaine, je n'ai rien

trouvé, menina, et les Ciganos ont levé leur camp ce soir... »

Dans la salle à manger, personne ne soupçonnait encore ce qui retenait Izabel, on attendait patiemment qu'elle reparût avec son neveu; seul, Antonio, debout, les yeux attachés sur une fenêtre ouverte, semblait chercher au-dehors l'explication de l'absence prolongée de celle qu'il aimait... Quand Izabel, pâle, éperdue, se précipita dans la chambre, son regard, devenu fixe de terreur, s'arrêta sur le jeune homme, et répétant à son insu les mots qui l'avaient si douloureusement frappée, elle dit: « Les Ciganos sont partis, et Jozé est perdu pour nous... »

La vérité se présenta aux yeux de tous: il ne fut pas prononcé une seule parole inutile; le senhor Baldio se leva et sortit pour faire armer et partir les domestiques; mais quelqu'un l'avait déjà devancé: Antonio, son fusil à la main, venait de s'élançer vers l'écurie. Il prépara son cheval et se trouva en selle en une minute; alors, sifflant son chien, qui accourut, il était hors du monte avant que personne ne fût prêt à en sortir.

Parvenu à l'endroit qu'avait occupé le camp des Ciganos, Antonio rappela de nouveau son chien près de lui. « Danubio... mon brave... lui dit-il, d'un ton bas et concentré, voyons... cherche... où sont les Ciganos? »

Le fidèle animal regarda son maître d'un œil fixe; il resta quelques instants immobile et incertain; puis, tout à coup, comme s'il eût enfin compris ce qu'on attendait de son intelligence, il tourna deux ou trois fois autour du camp, s'arrêta court en relevant la tête, huma l'air, saisit la piste, et entra sans hésiter dans un sentier où le jeune homme le suivit avec confiance. Comme le chien courait, Antonio fut obligé de mettre son cheval au galop, allure qu'il garda pendant dix minutes à peu près, c'est-à-dire jusqu'au moment où il vit Danubio s'arrêter, flairer le sol, et s'é-

lancer enfin résolument dans un bois. Là, le chien prit une direction presque perpendiculaire à celle qu'ils avaient suivie.

Bientôt les inégalités du terrain et les broussailles forcèrent Antonio de modérer sa marche jusqu'à ce qu'il eût traversé un ruisseau qu'il savait être un affluent de la Guadiana. Des pas d'hommes et de chevaux qu'il remarqua près du bord lui donnèrent la certitude qu'il était sur la trace des Ciganos; il continua donc à suivre son chien, qui longeait toujours ce filet d'eau, et, devinant l'endroit qu'avait dû choisir la tribu pour passer la rivière, qui n'est pas guéable sur tous les points, il se décida à prendre le chemin le plus court pour y arriver, malgré l'opiniâtreté que mettait Danubio à vouloir suivre la piste pas à pas. En arrivant au gué des Vieux Moulins, Antonio ayant reconnu les marques d'un passage récent, gagna aussitôt l'autre rive. Dès qu'ils y furent parvenus, Danubio fit un bond joyeux et marcha avec une assurance qui prouva au jeune chasseur, habitué à comprendre ce langage, que l'animal avait retrouvé la piste; aussi, maître et chien gravirent-ils en bon accord un rude sentier qui serpentait à travers la montagne. Malgré l'impatience qu'éprouvait Antonio de rencontrer ses ennemis le plus tôt possible, il marcha constamment à pied jusqu'au plateau. Au moment de l'atteindre, son cœur battit avec anxiété; il commença à s'avouer l'imprudence qu'il avait commise en se mettant seul à la poursuite de quatre hommes armés; il comprenait la difficulté qu'il y aurait à délivrer l'enfant, même dans le cas où le hasard le ferait surprendre la tribu pendant la nuit; mais il se trouvait trop avancé pour reculer. Antonio n'était pas homme à tourner le dos au danger quand il lui restait quelques chances, et pour rien au monde il n'eût voulu retourner vers Isabel sans avoir au moins tenté l'entreprise. Il continua donc d'avancer avec précaution jusqu'à ce que le sentier devint assez large pour qu'il pût

remonter à cheval; alors il galopa, tant que le terrain le lui permit, en suivant toujours le fidèle Danubio, qui, depuis le passage de la Guadiana, avait recommencé à lui servir de guide.

De longues heures s'étaient écoulées dans cette chasse nocturne, cependant Antonio n'éprouvait nulle fatigue, tant il se sentait dominé par les inquiétudes de son esprit. En arrivant au col d'une nouvelle chaîne de montagnes, le jeune homme s'arrêta pour examiner la vallée qu'il allait parcourir: la lune en éclairait quelques parties, d'autres restaient dans l'obscurité à cause des ondulations que cette vallée décrivait; mais l'œil exercé d'Antonio eut bientôt découvert une légère tache blanche qui se dessinait confusément à l'horizon sur un point plus sombre. Cette indication, quelque vague qu'elle eût pu paraître à un homme moins accoutumé aux différents aspects que présente la campagne à toutes les heures de la nuit et du jour, fut suffisante pour Antonio; il descendit de cheval, et imposant silence à son chien, qui grondait en regardant du même côté, il prit la couverture de sa selle, la déchira par bandes, en entoura soigneusement les pieds de son cheval, et le tenant par la bride, il continua d'avancer avec précaution en se dirigeant vers le lieu où il soupçonnait les Ciganos.

Antonio ne s'était pas trompé; la tribu avait établi son camp au fond de la vallée; il s'y trouvait abrité par un bloc de rochers au pied duquel brûlait leur feu de nuit: la tache qu'avait remarquée le jeune chasseur n'était en effet que la fumée qui s'en échappait; cette imprudence avait suffi pour les trahir. Un homme assis près du foyer était seul chargé de veiller à la sûreté de ses compagnons, qui dormaient étendus sur le sol, enveloppés dans des couvertures depuis la tête jusqu'aux pieds.

Antonio parvint enfin sur une espèce de plate-forme qui surmontait le roc dont

nous avons parlé ; avant de s'y aventurer, il attacha son cheval à un arbre. Cette opération était à peine terminée, qu'il entendit les aboiements de deux chiens commis à la garde du camp, et qui, sans doute, venaient de s'éveiller. Le jeune chasseur fit quelques pas en avant afin de mieux voir ce qui allait se passer ; il s'appuya contre le tronc d'un chêne, et saisissant d'une main la gueule de son chien, de l'autre tenant son fusil, il examina l'attitude de la sentinelle.

C'était Pépé, le fils de Gabito, qui, confiant dans sa force et dans sa vigueur, dédaigna sans doute de donner l'alerte pour un danger qui lui semblait encore incertain ; car il se contenta de prendre sa carabine placée près de lui ; alors s'approchant du plus jeune de ses camarades, il le fit lever et armer en quelques secondes. Ils échangèrent quelques mots à voix basse, puis commencèrent à tourner le rocher pour monter sur la plate-forme du côté qu'indiquaient les chiens.

Antonio n'avait pas bougé de sa place, le seul mouvement qu'il eût hasardé avait été d'armer son fusil ; son cœur frappait dans sa poitrine non pas avec l'accélération que produit la fatigue ou l'émotion de la surprise, mais avec des mouvements lents et profonds qui, dans la situation périlleuse où Antonio se trouvait, auraient pu ressembler à la peur, s'il n'avait continué à se maintenir dans toute l'intégrité de sa présence d'esprit.

Les deux Ciganos étaient arrivés sur le plateau, ils se trouvaient à deux pas d'Antonio, qu'ils ne pouvaient voir, tandis que celui-ci les distinguait parfaitement. Il rassembla toutes ses facultés, son âme passa dans son regard... une détonation partit d'un des canons du fusil d'Antonio, et fut immédiatement suivie d'une autre, produite par le fusil de l'un des Ciganos, qui, voyant tomber son camarade, avait tiré sur l'adversaire, que la lueur de l'explosion venait de lui montrer ; mais

n'ayant pas eu le temps de viser, il tira un peu au hasard, et Antonio ne fut pas même atteint.

Le jeune chasseur conservait tout son calme ; voulant à la fois épargner le sang d'un homme et se réserver le coup qui lui restait encore, il se précipita sur son ennemi ; tous deux luttèrent corps à corps, et malgré les efforts courageux que le Cigano lui opposait, il parvint à le terrasser ; alors, détachant sa ceinture, il lui lia fortement les bras derrière le dos et l'attacha à un arbre.

Le camp avait enfin pris l'alarme ; les Ciganos, encore à moitié endormis, se débarrassaient de leur couverture, et ne comprenant pas bien ce qui se passait au-dessus d'eux, ils se regardaient d'un air hébété.

Antonio, debout sur ce roc qui les dominait d'environ vingt pieds, leur cria : « Je tirerai sur le premier d'entre vous qui fera un mouvement. » Puis il ajouta : « Si vous tenez à la vie du jeune homme qui est en mon pouvoir, rendez-moi l'enfant que vous avez volé ce soir au monte dos Loendros.

— N'acceptez pas cet échange ! leur cria à son tour d'une voix pleine de rage, le Cigano prisonnier. Celui qui vous parle a tué mon frère, et il est seul ici...

— Faites comme vous voudrez, ajouta Antonio, mais décidez-vous vite ; car je suis tenté de vous envoyer ce garçon par le chemin le plus court, c'est-à-dire en le poussant avec le pied jusque dans votre feu. »

La terreur s'était emparée des Ciganos ; cette surprise inattendue paralysait leur courage. La femme de Gabito, qui apprenait ainsi qu'elle avait à déplorer la mort de son fils aîné, leva ses mains suppliantes vers le jeune chasseur.

« Non, non, ne tirez pas, dit le chef des Ciganos ; le diable s'est déclaré contre ma tribu, et le pauvre Pépé n'a pas mieux réussi que moi à y faire entrer la fortune.

— Que l'une de vos femmes amène alors l'enfant jusqu'ici, reprit Antonio, et que pas un de vous ne bouge de sa place jusqu'à ce que je sois en selle. »

Pendant cette scène étrange, le petit Jozé s'était débarrassé de sa couverture, et échappant à Monona, qui d'abord avait voulu le retenir, mais qui resta glacée en apprenant la mort de son mari, le pauvre enfant s'était mis à genoux ; il reconnaissait la voix d'Antonio et n'osait le rejoindre ; ses beaux yeux noirs interrogeaient le visage des Ciganos pour y lire ce qu'il avait à craindre ou à espérer.

« Enfant de malheur ! lui dit la vieille Cigana, le prenant par la main, viens et retourne vers les tiens ; mieux eût valu cent fois que tu n'eusses jamais mis le pied dans notre camp. »

Jozé et sa conductrice arrivèrent sur la plate-forme ; Jozé s'élança d'un bond vers Antonio, entoura son cou de ses deux bras et couvrit ses joues de baisers et de larmes. Antonio ne perdit pas une minute ; sautant lestement en selle, il plaça l'enfant devant lui, et laissant la Cigana libre de délier les liens qui retenaient son fils, il partit rapidement, bien qu'avec sécurité, car il avait eu la précaution de briser les deux fusils des Ciganos. Mais il connaissait trop bien les hommes auxquels il avait affaire pour se fier à l'avance qu'il prenait sur eux ; cependant, s'étant assuré qu'il n'était pas poursuivi, il ralentit sa course, contraint par les accidents du terrain qu'il parcourait. Danubio le précédait joyeusement.

Cette expédition avait duré environ six heures ; le soleil était déjà sur l'horizon lorsque Antonio se trouva de nouveau en vue du monte ; il était si heureux qu'il ne sentait pas les souffrances de son corps.

Le petit Jozé, fatigué de ses larmes et de la joie qui les avait tarées, bercé d'ailleurs par la douce allure du cheval, s'était abandonné à un profond sommeil ; sa jolie tête brune, qui d'abord se balançait à droite et à gauche, avait fini par trouver un appui

sur le sein d'Antonio. Celui-ci le contemplait avec une amertume qui n'était pas sans douceur : « Oui, disait-il, dors, dors en paix, enfant, car je veille sur toi ; tu m'as déjà coûté mon bonheur ! il y a quelques instants, tu as manqué de me coûter la vie... mais je t'aime ! je t'aime plus peut-être qu'elle ne t'aime elle-même, celle qui me repousse à cause de toi... seulement, je veux que tu sois un homme, un homme capable de rendre un jour à un autre le service que je t'ai rendu ce soir. »

Le senhor Baldio, accablé de fatigue et de douleur, était rentré depuis longtemps avec les domestiques qui l'avaient accompagné dans la direction d'Evora ; il venait de donner l'ordre à d'autres serviteurs de se diriger sur des points différents ; mais il se sentait découragé.

« Antonio ! Antonio ! disait le vieillard en marchant à grands pas dans la salle, pourquoi céder ainsi à une impétuosité aveugle ? Si deux hommes seulement t'avaient accompagné, je conserverais l'espérance de revoir mes deux enfants, car Antonio et Jozé sont également nécessaires à mon bonheur ! »

Dona Anna ne s'était pas couchée, ses deux filles se tenaient assises près d'elle ; Marianna pleurait ; Izabel, glacée par le désespoir, semblait étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle. Pour s'arracher à ce spectacle qui lui déchirait le cœur, le senhor Baldio ouvrit une fenêtre et examina la campagne ; tout à coup, une exclamation d'étonnement et de joie lui échappa : « Izabel ! Marianna ! accourez vite ! N'est-ce pas un cavalier que j'aperçois là-bas à droite de la fontaine ?... »

La pauvre Izabel, que ce cri avait arrachée à sa torpeur, s'était élancée la première ; un seul regard lui suffit pour reconnaître le cheval et le cavalier.

« C'est lui ! mon père, c'est Antonio qui revient !

— Oh ! que ne puis-je le voir aussi dis-

tingement que toi ! reprit le vieillard en embrassant sa fille.

— Oui, c'est Antonio, dit à son tour Marianna ; mais il tient quelque chose devant lui... c'est un enfant !... c'est Jozé !...

— Je n'en doute pas moi, ajouta dona Anna ; ne vous avais-je pas prédit, disait-elle les larmes aux yeux, que si mon petit-fils pouvait être sauvé, il ne le serait que par Antonio ? »

Ils se précipitèrent tous hors du monte, et quelques minutes après le jeune chasseur remettait à Izabel le petit Jozé, qui venait de se réveiller et pleurait de bonheur dans les bras de sa tante.

Lorsque Antonio eut raconté comment il était parvenu à sauver l'enfant des mains des Ciganos, toute la famille reprit un peu de calme, et le senhor Baldio, serrant la main d'Antonio dans les siennes, lui dit :

« Mon affection pour toi ne peut s'ac-

croître, mon garçon, parce qu'elle était déjà celle d'un père envers son fils ; je voudrais pouvoir t'offrir quelque chose qui fût digne de ce que tu as fait pour nous aujourd'hui, mais je n'ai rien... que ma reconnaissance.

— Mon père, reprit Izabel en s'avançant vers lui, voilà ma main, elle est à vous. Quand je l'ai refusée à Antonio, une injuste prévention m'aveuglait. Parce qu'il ne céda pas comme moi aux caprices de cet enfant, j'ai cru qu'il n'aurait pas pour lui le dévouement et la tendresse d'un père ; maintenant, ajouta-t-elle en se tournant vers le jeune homme, je ne sais pas encore, Antonio, si vous caresserez mon neveu et supporterez avec patience les petits défauts inséparables de son âge, mais je suis sûre du moins que personne ne pourra mieux que vous le protéger et le sauver. »

J. A. CONCEIRO.

HENRIETTE MARIE DE FRANCE,

REINE D'ANGLETERRE.

Cette princesse, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit à Paris en 1609. A seize ans elle épousa Charles Stuart, si célèbre par les événements qui lui firent perdre la couronne et la vie. Louis XIII, frère aîné d'Henriette, n'avait consenti à ce mariage qu'à condition que le pape accorderait une dispense pour la différence de religion. Douée de tous les charmes extérieurs et d'un esprit séduisant, Henriette se montrait ordinairement douce et agréable, mais ferme et courageuse dans l'occasion. Comme il avait été stipulé qu'elle jouirait d'une liberté complète relative-

ment à l'exercice du culte catholique, elle avait emmené avec elle son confesseur et douze prêtres de la congrégation de l'Oratoire. Mais bientôt Charles I^{er} fut obligé d'éloigner ces ecclésiastiques, que l'imprudente prédilection de la reine avait signalés à l'animadversion publique. Vers ce temps, la peste vint ravager la ville de Londres ; Henriette répandit ses bienfaits indistinctement sur les protestants comme sur les catholiques ; cette conduite, aussi sage que charitable, ne désarma cependant pas les ennemis que lui avaient attirés ses trop éclatantes manifestations religieuses.

Bientôt elle eut à soutenir une bien pénible épreuve ; elle vit l'Angleterre prêter l'appui de ses armes à la cause des protestants de France , rebelles à leur souverain ; mais dans une descente qu'ils tentèrent à l'île de Rhé, les Anglais ayant été défaits, cette guerre se trouva promptement terminée par l'entremise des Vénitiens.

Depuis quelques années, l'Angleterre jouissait d'une apparente tranquillité ; Henriette es-aya d'en profiter pour propager la foi catholique ; mais les discordes civiles et religieuses ne tardèrent guère à renaître. Des révoltes eurent lieu en Écosse et dans la Grande-Bretagne. Le roi eut à combattre ses propres sujets. On accusa la reine d'avoir abusé de la tendresse de son mari pour le faire changer de croyance et pour détruire celle de l'état. L'audace et la puissance des rebelles augmentant chaque jour, Charles I^{er} fut obligé de quitter Londres et de se séparer de sa femme. Sous prétexte de conduire en Hollande sa fille aînée, mariée depuis peu à Guillaume, prince d'Orange, Henriette alla y chercher des secours d'armes et d'argent. Comme elle revenait, une affreuse tempête l'ayant assaillie, elle se tenait sur le tillac pour encourager l'équipage. Henriette perdit deux vaisseaux et se vit rejetée sur les côtes de Hollande. Ce ne fut qu'au bout de quinze jours qu'elle put tenter de nouveau les hasards de la mer et débarquer à Burlington.

Le parlement avait donné ordre à l'amiral Batten d'intercepter ce convoi ; n'ayant pu l'atteindre, l'amiral fit canonner la place de Burlington. La reine logeait sur le quai ; des boulets tombèrent sur sa maison, jusque dans la chambre où elle était couchée, et ce ne fut que par une prompte fuite qu'elle put échapper à la mort.

Pendant quelque temps elle séjourna à York et y réunit grand nombre de partisans de la cause royale, avec lesquels elle

put aller rejoindre le roi, dont elle partagea la vie périlleuse et active jusqu'à ce qu'étant sur le point d'accoucher et ne pouvant suivre les hasards de la guerre civile, il lui fallut le quitter ; ils se dirent un tendre adieu... qui fut le dernier !... ils ne devaient plus se revoir en ce monde.

Henriette s'était réfugiée à Exeter, et s'y trouvait si dénuée de ressources, qu'Anne d'Autriche, sa belle-sœur, dut lui envoyer jusqu'aux objets les plus indispensables pour faire ses couches. Elle y avait joint vingt mille pistoles, mais la reine d'Angleterre les fit aussitôt passer à Charles I^{er}. Le 16 juin 1644, elle donna le jour à une fille que l'on nomma Henriette, et qui fut depuis duchesse d'Orléans. La reine avait à peine eu le temps de se rétablir, que, se voyant menacée par l'armée du comte d'Essex, elle entreprit de quitter l'Angleterre ; il lui fallut de nouveau affronter une mer orageuse, et ses ennemis la poursuivirent à coups de canon jusque sur les côtes de France.

Rendue dans sa patrie, Henriette s'occupait uniquement de la déplorable position du roi, à laquelle elle intéressa tous les princes de l'Europe ; mais les envois successifs qu'elle lui fit de vaisseaux, d'hommes et d'argent, n'eurent aucun résultat favorable pour le malheureux Charles.

Henriette habitait le Louvre ; et cette reine, dont la fortune se trouvait épuisée par les sacrifices énormes qu'elle avait faits pour son mari, se vit réduite à demander au parlement l'argent nécessaire à son existence.

Elle était dans cette triste situation, lorsqu'en 1649 elle reçut la nouvelle du jugement et de l'exécution de Charles I^{er}. Après ce coup terrible, l'infortunée veuve se retira à Chaillot, où un couvent de la Visitation fut fondé sous son nom. Mais les troubles civils continuaient à désoler la France ; le roi et la famille royale, retirés à Saint-Germain, ressentaient eux-mêmes les effets de la détresse générale ; la reine

d'Angleterre était plus que jamais exposée aux douloureuses atteintes de l'indigence. Forcée de revenir au Louvre, le cardinal de Retz allant un jour l'y visiter, la trouva dans la chambre de sa fille. « Vous voyez, lui dit-elle, je viens tenir compagnie à Henriette ; la pauvre enfant n'a pu se lever aujourd'hui, faute de feu. » La postérité aura peine à croire, dit le cardinal, que la petite-fille de Henri IV ait manqué d'un fagot pour se lever, au mois de janvier, dans le Louvre !

Plus tard la reine d'Angleterre revint à Chaillot se réunir à ses religieuses, et donna de grands exemples de charité, s'imposant de secrètes mortifications, quoique sa santé fût affaiblie par des souffrances continues.

La France ayant été contrainte de conclure un traité avec Cromwell, qui gouvernait l'Angleterre sous le titre de Protecteur, Henriette, pour décharger la France des secours qu'elle en recevait, pria le cardinal Mazarin d'écrire à Cromwell, au nom du roi de France, afin d'en obtenir le paiement de son douaire. Mais l'usurpateur répondit qu'il n'accorderait rien à Henriette, parce qu'elle n'avait pas été reconnue reine d'Angleterre. La fille

de Henri IV dut encoressupporter cet odieux outrage.

Lorsqu'après la mort de Cromwell, arrivée en 1658, Charles II remonta sur le trône de son malheureux père, la reine se rendit en Angleterre et reçut de vifs témoignages d'affection de ce même peuple qui, douze ans avant, avait demandé la tête de sa souveraine. Mais rien ne pouvait effacer de son souvenir la mort tragique de son mari, et d'ailleurs elle ressentait un violent chagrin de trouver ses enfants peu disposés à embrasser la religion catholique. Elle prit la détermination de revenir en France. Lors du mariage de Charles II avec l'infante de Portugal, elle fit encore un voyage en Angleterre, puis elle revint définitivement s'établir dans sa retraite de Chaillot. Elle y vécut paisiblement pendant quatre années, allant seulement passer l'automne dans une maison de campagne, à Colombe. Elle y mourut presque subitement, le 10 septembre 1669, âgée de soixante ans. Le cœur de Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, resta au couvent de la Visitation, et Louis XIV fit transporter le corps à Saint-Denis.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

L'OPTIQUE.

Deux hommes regardaient par les trous d'une optique,

Dont chaque verre était varié de couleur ;

Ce qui, suivant la place, offrait au spectateur

Des effets différents d'un paysage unique :

Là, c'était le grand jour, et là c'était la nuit ;

L'aurore ou le couchant. Un de nos hommes dit :

« Bel effet du matin ! — Voisin, vous voulez rire,

Répond l'autre, à ce mot ; c'est un effet du soir.

— C'est un matin, parbleu ! je vois le soleil luire.

— Morbleu ! non, c'est la nuit ; même il ferait bien noir

Sans la lune, là-bas, qui sa clarté projette. »

Quelqu'un dit : « Qu'entre vous, messieurs, la paix soit faite ;

De même, tous les deux, comment voulez-vous voir ?

Vous ne regardez point par la même lunette. »

(*Simple Fables.*) Marquis DE VARENNES.

REVUE DES THÉÂTRES.

Ozaï, ballet-pantomime en deux actes, par M. Coralli, musique de M. Gide, décors de M. Cicéri.

La scène se passe dans une des îles de l'Océanie, à l'époque de l'expédition de M. de Bougainville.

Un navire français qui venait visiter cette île s'est perdu sur ses côtes; un officier, le jeune Surville, neveu de M. de Bougainville, le seul qui soit échappé au naufrage, a été recueilli par une jeune fille nommée Ozaï. Comme c'est le premier étranger qui paraît dans cette île, craignant pour lui les dangers auxquels il aurait pu être exposé de la part des naturels, Ozaï l'a fait se cacher dans une grotte située au bord de la mer. Elle l'aime, et c'est là qu'elle vient tous les jours le voir, lui apporter sa nourriture. Surville, reconnaissant, aime Ozaï; mais avant son départ de France il aimait mademoiselle de Bougainville et il espérait l'épouser à son retour; mais il se croit condamné à passer sa vie dans cette île, et il doit bientôt s'unir à la jeune insulaire.

La partie de l'île où Surville a été jeté par la tempête. — D'un côté, une grotte dont l'entrée est presque cachée par des lianes entrelacées; — de l'autre, des massifs d'arbres, des rochers d'où s'élancent des cascades. — Au fond, la mer réfléchissant les rayons d'un brillant soleil.

Des jeunes filles se baignent, d'autres sont étendues sur la prairie, celles-ci se balancent dans des hamacs formés de lianes, suspendus aux arbres; celles-là lissent et parfument leurs cheveux. Des jeunes gens jouent de la flûte. Un groupe de jeunes filles qui

dansent, tantôt s'appliquent des ailes artificielles et imitent le mouvement des oiseaux prêts à prendre leur vol, tantôt s'exercent avec des bambous. Douze d'entre elles, tenant chacune à la main une banderolle de diverses couleurs, tournent autour d'un mât, au sommet duquel les banderoles sont fixées. Pendant ces jeux, des insulaires, montés sur leurs pirogues, se livrent à la pêche; ensuite ils se rassemblent pour le repas, après lequel ils se dispersent, cherchant à se protéger contre les ardeurs du soleil par le moyen d'ombrelles formées des larges feuilles enlevées aux arbres voisins.

Restée seule, Ozaï s'approche de la grotte, frappe dans ses mains, et Surville paraît : elle lui apporte ses provisions du jour. Bien qu'il soit heureux de la revoir, il est triste; elle s'en inquiète; il lui montre la mer qui le sépare de sa patrie. Vaincu par les larmes de la jeune fille, se regardant d'ailleurs comme exilé, sans espoir de revoir mademoiselle de Bougainville, il se décide à faire d'Ozaï sa compagne, et pour consacrer ce serment, il lui passe au cou une relique et lui donne l'anneau qu'il porte à son doigt.

En ce moment, quelques habitants passent au bord de la mer. Ozaï, effrayée, dit à Surville de rentrer dans la grotte, puis elle va rejoindre ses compagnes.

Un vaisseau paraît, une chaloupe s'en détache et vient toucher le rivage. M. de Bougainville en descend, suivi de plusieurs officiers. Il prend possession de l'île au nom de son souverain, en plantant le drapeau de la France, sur un des rochers qui bordent la mer; puis il ordonne à ses marins d'explorer cette nouvelle terre, afin de voir s'ils ne découvriraient pas quelques

débris du navire sur lequel se trouvait son neveu et qui a dû échouer près de ces îles. En attendant le retour de ses officiers, M. de Bougainville s'assied sur un banc de mousse et s'endort.

Ozaï revient auprès de Surville. A la vue de cet inconnu, elle reste saisie de surprise, s'approche de lui en tremblant, admire la poignée de son épée, prend son fusil, et cherchant à en deviner l'usage, elle lâche la détente et tombe évanouie. M. de Bougainville s'éveille, se croyant entouré d'ennemis, et ne voit qu'une jeune fille étendue à ses pieds. Au bruit de l'explosion, les officiers sont accourus; ils font revenir à elle la pauvre enfant, M. de Bougainville la rassure. Les matelots débarquent; il leur ordonne de l'égayer par leurs danses. Pendant ce temps, les insulaires arrivent en grand nombre; les soldats de l'équipage leur offrent des pièces d'étoffes, des colliers, des verroteries. Ozaï veut imiter la danse des matelots: elle danse avec vivacité et comme emportée par une gaieté folle; en effet, pour la faire revenir on lui a fait boire un peu d'eau-de-vie, et la jeune insulaire finit par tomber de fatigue sur un tertre, où elle s'endort. Un coup de canon, parti du vaisseau, annonce la retraite. Les habitants s'éloignent avec leurs présents, et les gens de l'équipage allaient retourner à bord; M. de Bougainville, qui a décidé de donner à sa femme la gentille Ozaï, la fait transporter dans la chaloupe, y monte, suivi de ses officiers, et quitte le rivage.

Surville, n'entendant plus de bruit, sort de la grotte, il aperçoit le drapeau qui flotte sur le rocher... O bonheur! un vaisseau français est dans ces parages! et la chaloupe s'éloigne!... Que faire? le serment qui le retient auprès d'Ozaï, le désir de revoir sa patrie, se combattent dans son cœur... Enfin sa résolution est prise... l'amour du pays l'emporte... il reviendra chercher Ozaï pour la ramener en France... Aussitôt il s'élance à la mer, dans l'espoir de rejoindre le canot à la nage.

La chambre du capitaine dans le vaisseau monté par M. de Bougainville.

On amène Ozaï endormie; elle est déposée sur un sofa et laissée seule. La jeune fille fait un mouvement brusque, tombe, se relève, regarde autour d'elle avec étonnement, fait le tour de la chambre, se voit dans une glace et s'arrête effrayée; puis elle touche à tout: un cordon de sonnette s'offre sous sa main, elle le tire... Un petit nègre se présente... autre sujet d'effroi. Elle finissait par s'amuser du mousse qu'elle avait vêtu des habits de M. de Bougainville, lorsque celui-ci arrive, et pour éviter sa colère le mousse n'a que le temps de se sauver.

M. de Bougainville demande à Ozaï si elle est contente d'avoir quitté son île. Ozaï répond qu'elle s'étonne et s'amuse de tout ce qu'elle voit, mais qu'elle regrette sa patrie et surtout un jeune naufragé qu'elle a recueilli et qu'elle aime. Le capitaine lui promettait de la ramener un jour dans sa patrie; le mousse vient annoncer que l'on a hissé un homme à bord. On l'amène, pâle, épuisé... c'est Surville! Alors la joie d'Ozaï est extrême en retrouvant celui qu'elle croyait perdu pour elle.

Un élégant cabinet de toilette dans l'hôtel de M. de Bougainville, à Paris.

Madame et mademoiselle de Bougainville ont terminé la toilette d'Ozaï; mais la pauvre petite est bien gênée dans sa parure. Ces dames reçoivent des visites: un élégant conseiller au parlement offre un flacon de sel anglais à la jeune insulaire; à peine l'a-t-elle respiré, qu'elle le rejette au loin; un épais financier ouvre une riche tabatière et prend une prise de tabac. Ozaï, qui suit des yeux tous ses mouvements, porte aussitôt la main à la tabatière et fait comme lui... la voilà qui éternue d'une manière fort désagréable. M. de Bougainville amène Surville, il vient d'être élevé au grade de lieutenant de vaisseau. Tout le monde le félicite; Ozaï, qui ne comprend

pas la cause de ces compliments, ne voit que ses épaulettes, avec lesquelles elle joue... Mais malgré la tendresse de la jeune fille, malgré sa beauté, Surville est inquiet, mal à son aise. Un domestique vient avertir que la voiture de ces dames les attend pour la promenade du matin. Le jeune homme présente son bras à mademoiselle de Bougainville, mais au moment où elle l'accepte, Ozaï, passant entre eux deux, s'en empare... Décidément, Surville est bien embarrassé : il a promis à la jeune fille de l'épouser ; cependant c'est sa cousine qu'il aime, qu'il a toujours aimée...

Les jardins de l'hôtel de Bougainville, illuminés pour une fête. — Au fond, une draperie fermée ; sur le côté, un pavillon en treillage.

Les personnes invitées sont revêtues de costumes de tous les pays. Surville et mademoiselle de Bougainville dansent un pas où figurent les quatre parties du monde ; des musiciens jouent les airs nationaux de chacun de ces pays. Ozaï est triste : elle est jalouse de la grâce de mademoiselle de Bougainville et de l'empressement que Surville lui témoigne... Une scène inattendue vient la distraire : les draperies du fond s'ouvrent et laissent voir le tableau d'un des sites de l'île dans laquelle Surville a fait naufrage. Ozaï y est représentée au milieu de ses compagnes. Cette surprise, ménagée par Surville, attire les applaudissements de toute la compagnie ; M. de Bougainville est le seul qui marque du mécontentement : il voit avec déplaisir l'affection de son neveu pour la belle insulaire, et craint que cet amour ne nuise au projet qu'il a formé de l'unir à sa fille ; aussi, lorsque toute la société s'est retirée, il retient Surville pour l'entretenir à ce sujet. Ozaï se cache afin de les écouter, car elle s'est aperçue de l'embarras que son fiancé éprouve avec elle, et du mécontentement du capitaine... elle veut en connaître la cause. Surville avoue à son oncle qu'il est très-malheureux ; il aime plus que jamais sa

cousine ; mais il a promis d'épouser Ozaï, et tiendra son serment. M. de Bougainville n'essaye pas de le faire changer de résolution ; cependant il ne renonce qu'avec douleur à l'espérance qu'il avait conçue depuis longtemps de le nommer son fils.

La pauvre Ozaï, qui a tout entendu, vient tomber à leurs pieds ; M. de Bougainville appelle ses gens et on l'emporte évanouie.

Le cabinet du roi à Versailles.

Le roi reçoit plusieurs officiers, leur remet des brevets, des commissions ; M. de Bougainville et Surville se présentent. Le roi charge M. de Bougainville de visiter une seconde fois les îles de l'Océanie, et lui donne la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Louis ; puis il congédie tout le monde et rentre dans ses appartements.

Le port de Marseille. — La rade est remplie de vaisseaux.

On fait des préparatifs pour un embarquement. Des gardes de la marine forment la baie ; M. de Bougainville arrive, entouré de sa famille et de ses amis, auxquels il fait ses adieux... Mais où est donc Ozaï ? On s'inquiète de ne pas la voir... Elle paraît, vêtue de son costume d'insulaire, s'approche de Surville, lui rend l'anneau et la relique qu'elle en a reçus, lui dit qu'elle le dégage de ses serments et retourne dans sa patrie, où elle va mourir de douleur. Surville, éperdu, fait un mouvement vers Ozaï... elle l'arrête, prend la main de mademoiselle de Bougainville, la met dans celle de Surville, et va tomber aux genoux du commandeur, en lui demandant de l'emmener ; M. de Bougainville la relève avec bonté. Elle fait à Surville un signe d'adieu, s'élance avant qu'on ait pu la retenir, atteint la chaloupe qui doit rejoindre le vaisseau, et s'y précipite ; M. de Bougainville la suit, et tout le monde reste immobile sous le coup de l'émotion produite par cette scène.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

SALON DE 1847.

Troisième et dernier article.

M. ÉDOUARD HAMMAN. — *Le Réveil de Montaigne, enfant.*

Le jeune Montaigne est représenté couché et endormi. Son père épie avec intérêt l'instant de son réveil, qu'on devine devoir être bientôt amené par les sons d'un instrument dont joue doucement un musicien placé debout près du lit où repose le futur philosophe.

Il y a beaucoup de naturel et de vérité dans cette jolie composition, dont le sujet est tiré de ce passage des *Essais de Montaigne*. « parce qu'aucuns tiennent » que cela trouble la cervelle tendre des » enfants, de les esveiller le matin en sur- » sault, et de les arracher du sommeil (au- » quel ils sont plongez beaucoup plus que » nous ne sommes) tout à coup et par violence. Mon père me faisait esveiller par » le son de quelque instrument et ne feus » jamais sans homme qui m'en servist. »

M. HENRI-FRÉDÉRIC SCHOPIN. — *Fondation de l'hôtel des Invalides.*

Louis XIV, entouré de toute sa cour et prêt à partir pour la conquête de la Hollande, approuve sur l'emplacement même où doit être érigé l'hôtel destiné à servir de refuge aux militaires invalides, les plans de cet édifice dressés par les architectes Mansart et Bruand. Le projet de règlement de cette noble et grande institution est présenté par Colbert. Le roi le signe.

L'ensemble de ce tableau est satisfaisant. La couleur ne manque pas d'éclat, et le dessin et le modelé laissent moins à désirer que dans les autres toiles exposées cette année par M. Schopin.

M. JULES DUVAL LECAMUS. — *Saint Germain, évêque d'Auxerre, et sainte Geneviève.*

En 429, saint Germain, évêque

d'Auxerre, se rendant en Angleterre, passa par Nanterre et s'y arrêta pour se reposer et prier. Les habitants du village accoururent demander au saint sa bénédiction pour eux et leurs enfants. Ce fut dans cette occasion que saint Germain distingua la petite Geneviève, et que sa destinée lui ayant été révélée, il consacra à Dieu la bergère et prédit au peuple sa sainteté future.

Ce sujet religieux a été bien compris et bien rendu par M. Jules Duval Lecamus. Sa composition est simple et habilement exécutée.

M. Maindron, que sa statue de Velléda, placée au jardin du Luxembourg, et d'autres œuvres non moins remarquables ont depuis longtemps rangé parmi les meilleurs sculpteurs, a, lui aussi, été inspiré par la sainte patronne de Paris. Il l'a représentée aux genoux d'Attila et arrêtant, avec ses prières, le guerrier prêt à faire saccager Paris par ses hordes barbares. Dans ce groupe colossal, M. Maindron a prouvé qu'il possède des qualités bien précieuses, la force et la grâce. Son Attila est terrible, sa Geneviève admirable de sainte confiance en la protection divine.

M. FRANÇOIS BIARD. — *Quatre heures au Salon.*

Les gardiens du Musée, exacts à se débarrasser d'un public qui, à leur gré, est beaucoup trop ami des arts, font retentir les galeries du cri fatal : « Allons, messieurs, on ferme ! » Leur bouche démesurément ouverte, leurs gestes forcenés contrastent d'une manière originale avec l'inertie de la majeure partie du public, qui n'en tient compte, et s'est arrêté devant un tableau signé Biard, représentant

un monsieur dansant avec un tambour de basque et pliant un genou devant une dame. Le personnage de ce tableau, le vieux Chevalier de***, élève de Vestris, que sa supériorité dans l'art de la danse rend, *très-célèbre* à Paris, est au milieu de cette foule, et semble fort heureux de se voir en peinture et d'être reconnu. Ces trois *rapins* débraillés, mécontents de ne pas voir leurs œuvres au Salon, et cette dame, éfrayée du cri des gardiens, sont très-amusants, tandis que ce sourd, son cornet sous le bras, continue de lire son journal. M. Biard est un artiste spirituel et observateur, qui sait peindre à la fois l'histoire, le paysage, et les scènes les plus comiques de la vie.

M. AMÉDÉE DE TAVERNE. — *L'Araba.*

Des dames turques se rendent en chariot à la promenade des *eaux douces*, sur les bords du Bosphore; des esclaves noirs les escortent et voudraient les défendre contre les regards curieux de jeunes officiers français. Cette jolie toile a un aspect oriental qui charme tout d'abord; le coloris en est vif, brillant, harmonieux. M. de Taverne marche avec succès sur les traces des maîtres de l'école vénitienne.

M. OCTAVE PENGUILLY L'HARIDON. — *Un Mendiant.*

Sortant d'un cabaret dont l'apparence n'a rien de rassurant, voici un mendiant à figure sinistre. Il est chargé d'une besace et s'appuie sur des béquilles; un chien noir et maigre marche devant lui. Cette petite toile, d'un aspect saisissant, est remarquable par la finesse merveilleuse de son exécution.

M. CHARLES LECOINTE. — *Le Berger et la Mer.*

C'est à une fable de la Fontaine que M. Lecoite a emprunté le sujet dont il a animé son joli paysage.

La mer promet monts et merveilles; Fiez-vous-y : les vents et les voleurs viendront.

Il y a beaucoup de talent dans l'exécution de cette toile; la couleur en est vive, mais un peu trop uniforme.

M^{lle} ADELE GRASSET. — *Silvio Pellico dans sa prison, à Venise.*

Pendant son séjour dans les prisons de Venise, Silvio Pellico était visité par la fille du geôlier. Il lui lisait la Bible, et se trouvait heureux d'éclairer l'intelligence de cette jeune fille. Un jour, elle baisa le passage de la Bible qu'il venait de lui expliquer. C'est le sujet du tableau de M^{lle} Grasset; elle l'a traité d'une manière à la fois touchante et gracieuse; il y a du naturel et de la simplicité dans la pose de la jeune fille.

M^{me} CLARA NARGEOT. — *Les OEufs de Pâques.*

Les petites figures de ce tableau sont faites finement et avec esprit. C'est une composition qui donne une idée très-avantageuse du talent de cette dame.

M^{lle} Rosa Bonheur a exposé des animaux peints avec une vigueur de pinceau très-rare; M^{lle} Henriette de Longchamps a des fruits bien groupés

M^{me} de Mirbel tient toujours d'une main ferme le sceptre de la miniature : ses portraits d'*Ibrahim Pacha* et du général *Pajol* sont des chefs-d'œuvre.

M. Auguste Moynier a fait un joli dessin, très-ressemblant, de M. E. M^{***}. M^{lle} Zodalie Duchuseau a peint le portrait de M^{lle} A^{***} au pastel. C'est une œuvre charmante, dont le moindre mérite est une ressemblance parfaite; le dessin en est pur et le coloris doucement harmonieux.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

CORRESPONDANCE.

J'ai lu dans l'histoire de nos ancêtres, les Gaulois et les Franks, que toute famille devenait responsable pour chacun de ses membres. Comme d'après la loi salique les crimes étaient punis d'une amende proportionnée à leur nature, quand un honnête homme avait le malheur d'être parent d'un voleur, d'un assassin dont il lui fallait payer les crimes, il s'ensuivait que cet honnête homme courait le risque d'être ruiné. Aussi cette même loi lui permettait-elle d'aller chez un magistrat et d'y faire un acte par lequel il n'entendait plus être de la famille d'un voleur et d'un assassin.

Tu le vois, ma chère, nous sommes toujours les descendants de ces Gaulois et de ces Franks; car, bien que maintenant, devant la loi, les fautes soient personnelles, devant la société la famille est encore responsable des fautes de ses enfants. Comment pourrait-il en être autrement? Si ce parent a été un grand poète, un homme utile, un guerrier fameux, un artiste célèbre, sa famille prendra une part de la gloire, des honneurs et de la considération qu'il aura mérités; par la même raison s'il s'est rendu coupable d'un de ces crimes sans expiation, sans remède... d'une bassesse enfin, sa famille en portera la peine... C'est triste!... mais ne nous plaignons pas de cette solidarité que la société et nos mœurs nous imposent; elle force les enfants d'un même père à s'aider, à se secourir mutuellement; si, malgré cela, le déshonneur venait s'abattre un jour sur la famille, elle ne l'aurait pas mérité, et en la voyant porter le deuil de celui de ses fils qui serait mort civilement, moralement... la société plaindrait cette famille et ne pourrait l'accuser.

Tenons-nous donc bien, en nous soutenant par la main les uns les autres;

marchons avec honneur dans le sentier si difficile de la vie, afin que notre nom soit sans tache, que le front de notre mère n'ait jamais à rougir; car : *Vertu passe richesse*, et c'est la meilleure dot que nous puissions jamais offrir à notre époux.

Ces réflexions te paraîtront bien graves, ma chère, elles me sont suggérées par les conversations que l'on me permet d'entendre et dont je fais mon profit. Ainsi j'apprends sur Rome des choses bien touchantes. Le Saint-Père, dans sa bonté, s'occupe du sort des Juifs. Pour *la jeune Palestine*, Pie IX est le Messie; pour les *conservateurs*, ce n'est qu'un grand prophète... mais pour son peuple, c'est un père adoré. On raconte que deux hommes buvaient dans un cabaret de Rome; ils se querellent, sortent pour se battre, et déjà les couteaux étaient tirés... lorsque vient à passer un moine. « Ah! leur dit-il, cela fera bien de la peine à notre Saint-Père! » A ces simples paroles, les deux hommes jettent au loin leurs couteaux et renoncent à leur vengeance, *pour ne pas faire de la peine au Saint-Père!*

Douze religieux d'un couvent passaient par Rome. Ne pouvant se présenter tous devant Pie IX, six se détachent de leurs frères, viennent s'agenouiller devant le pape, reçoivent sa bénédiction et s'éloignent. Mais, prêts à sortir du palais, un remords les fait revenir sur leurs pas. « Saint-Père, lui disent-ils en s'agenouillant de nouveau, nous sommes douze, la bénédiction que Votre Sainteté nous a donnée était pour nous, maintenant donnez-nous-la pour nos frères, qui sont à la porte à nous attendre. » N'est-ce pas que cette douce et pieuse foi est bien touchante?

Le beau temps nous a ramené l'espé-

rance. Puisse le ciel et la terre s'entendre pour nous accorder une bonne récolte en blé, en vin, en fruits, en légumes, afin que nous partagions avec les peuples qui seront moins heureux que nous... Déjà, dit-on, la récolte des pommes de terre a marqué en Irlande... mais, mon Dieu! cette contrée a donc décidé la mort de ses habitants!

La mort!... elle frappe riche ou pauvre! Madame la comtesse de Castellanne, née Greffulh, vient, en peu de jours, d'être enlevée à sa famille, à ses amis, à ses pauvres. L'intelligence de M^{me} de Castellanne était vive, flexible; son esprit aimable, distingué; son âme généreuse et accessible à toutes les infortunes; sa vie une suite de bonnes œuvres.

Quand je pense que madame de Castellanne, bien que souffrante, se faisait réveiller de bonne heure afin de travailler pour les pauvres, cela me donne du courage, et je vais t'expliquer notre planche.

Le n° 1 est un dessin de col; il se brode au plumetis, sur belle mousseline. Ce qui est couvert d'un pointillé se fait au point de sable, c'est-à-dire se couvre de petits pois formés de trois points. — Les ronds grands ou petits qui ont un point au milieu se font comme des œillets.

Le n° 2 est une manchette.

Le n° 3 est un feston pour les bandes de mousseline qui entourent les mantelets — les canezous — les pèlerines.

Le n° 4 est un semé pour canezou et pour pèlerine.

Le n° 5 est un dessin d'entre-deux qui se brode au plumetis et au point de sable.

Le n° 6 est un dessin de tapisserie jaspée qui emploie les plus petites aiguillées de laine, et dont la suite du dessin est laissée à ta fantaisie. Comme on travaille un peu au hasard, on peut impunément se tromper, cela fait même quelquefois très-bien. Des bandes de velours groseille, ou des bandes de drap bleu, peuvent être cousues des deux côtés de cette bande et ser-

vir pour un grand fauteuil, une descente de lit ou un devant de cheminée.

Le n° 7 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin. Bien entendu que tu peux en ôter ou en ajouter.

Le n° 8 est le dessin d'un tricot à colonnes torses et à colonnes à jour. Prends trois aiguilles de fer ou de bois, leur grosseur sera décidée par l'usage que tu voudras faire de ce tricot.

Pour exécuter cet échantillon, monte 24 mailles comme si tu montais une jarretière.

1^{er} TOUR. *A l'endroit.* Tricote deux mailles simples — jette ton coton sur l'aiguille de droite comme si tu voulais tricoter à l'envers, et prends deux mailles que tu tricotes ensemble (c'est la 1^{re} colonne à jour), tricote 8 mailles simples (c'est la colonne torse), jette ton coton sur ton aiguille de droite, comme si tu voulais tricoter à l'envers, et prends deux mailles que tu tricotes ensemble (c'est la 2^e colonne à jour); tricote 8 mailles simples (c'est la 2^e colonne torse); jette ton coton comme si tu voulais tricoter à l'envers, et prends les deux dernières mailles que tu tricotes ensemble (c'est la 3^e colonne à jour).

2^e TOUR. *A l'envers.* Tricote les deux premières mailles — tourne ton coton autour de ton aiguille de droite, ramène-le devant toi, et prends deux mailles que tu tricotes ensemble — tricote 8 mailles simples (la bride de la colonne à jour doit être la 8^e maille) — tourne ton coton autour de ton aiguille de droite, ramène-le devant toi et prends deux mailles que tu tricotes ensemble — tricote 8 mailles simples (la bride de la colonne à jour doit être la 8^e maille) — tourne ton coton autour de ton aiguille de droite, ramène-le devant toi et prends deux mailles que tu tricotes ensemble.

3^e TOUR. *A l'endroit.*

4^e TOUR. *A l'envers.*

5^e TOUR. *A l'endroit.*

6^e TOUR. *A l'envers.*

7° TOUR. *A l'endroit.* Tricote deux mailles simples — jette ton coton sur ton aiguille de droite, prends deux mailles que tu tricotes ensemble — va chercher la troisième aiguille de fer ou de bois, enfile dessus les trois premières mailles qui sont sur ton aiguille de gauche, laisse retomber devant toi cette troisième aiguille, — avec ton aiguille de droite, tricote, simples, les trois premières mailles qui sont sur ton aiguille de gauche — relève avec ta main gauche la troisième aiguille, les trois mailles que tu y as enfilées tricote-les, simples, avec ton aiguille de droite. (Débarrasse-toi de cette troisième aiguille.) — Tricote simples les deux mailles qui te restent pour compléter la 1^{re} colonne torse — jette ton coton sur ton aiguille de droite et prends deux mailles que tu tricotes ensemble — reprends la troisième aiguille, enfile dessus les trois premières mailles qui sont sur ton aiguille de gauche, laisse retomber devant toi cette troisième aiguille, — avec ton aiguille de droite tricote, simples, les trois premières mailles qui sont sur ton aiguille de gauche — relève avec ta main gauche la troisième aiguille, les trois mailles que tu y as enfilées, tricote-les, simples, avec ton aiguille de droite. (Débarrasse-toi de cette troisième aiguille.) — Tricote, simples, les deux mailles qui te restent pour compléter la 2° colonne torse — jette ton coton sur ton aiguille de droite et prends les deux dernières mailles que tu tricotes ensemble.

A présent, recommence à partir du 2° TOUR, *à l'envers*, et ainsi de suite.

Avec ce dessin, des aiguilles à tricoter, des bas et du fil d'Écosse, tu peux couvrir des pelotes de satin que tu garnis ensuite d'une dentelle, aussi en tricot, planche VII, année 1846. Cette bande, exécutée en fil d'Écosse très-fin, avec des aiguilles fines, ferait un joli entre-deux.

Et, à propos, je te dirai que les maîtresses de maison placent sur les meubles de salon des pelotes qu'elles piquent d'épingles de toutes les sortes, de toutes les cou-

leurs, afin que les dames qu'elles reçoivent puissent relever une tresse de cheveux qui s'échappe, fermer une robe qui s'entr'ouvre, reformer les plis d'un bonnet qui sied mal, rattacher une épaulette qui tombe.... toutes petites choses qui nous troublent et nous rendent insupportable une soirée où nous nous serions bien amusées ! Mais aussi comment peut-on avoir de l'esprit et être aimable, quand on se sent ridicule !...

Avec des aiguilles plus longues, plus grosses et du coton retors, tu fais des couvertures pour le dossier et pour les bras d'un fauteuil — des couvertures pour des coussins de percaline de couleur.

Avec des aiguilles de bois et de la laine de Saxe, tu tricote des couvre-pieds et des couvertures de berceau d'enfant. Tu peux faire ces objets ainsi : une bande pareille à ce dessin n° 8, tricotée en laine blanche — une en laine jaune — une en laine rouge — une en laine bleue — une en laine noire — une en laine verte, puis recommencer, et réunir ces bandes l'une à côté de l'autre, dans l'ordre où je les place, en les cousant à l'envers avec une aiguillée de laine.

Ce tricot, exécuté en laine noire, avec de grosses aiguilles de bois, et posé sur un coussin de percaline rose, ou jaune, serait très-joli.

Le n° 9 est une dentelle au crochet. Chaque feston est de neuf mailles. Tu peux la faire plus basse ou plus haute, elle sert à garnir des taies d'oreiller, des draps de lit.

Pour un col, tu prends du fil d'Écosse très-fin, tu fais onze ou treize mailles par chaque feston ; tu couds cette dentelle au petit collet d'un corps de fichu, en la fronçant de quatre centimètres. Sous ce col tu passes un ruban de gros de Naples rouge ou vert, que tu noues sous ton menton, comme une cravate, et arrêtes par une broche.

Le n° 10 est un des côtés du devant d'un katzaweck pour ta petite sœur, eût-elle sept ou neuf ans.

Le n° 11 est un des côtés du dos.

Le n° 12 est la manche. Les entailles indiquent les plis qui forment le coude.

Ces katzawecks se font en taffetas pareil à la jupe, ils se garnissent d'une passementerie cousue au-dessus de l'ourlet et s'agrafent sur la poitrine. Ils se font aussi en percale blanche, pareille à la jupe, et se garnissent d'une petite dentelle blanche. J'en ai vu en taffetas noir, garni d'une dentelle pareille; en nankin garni d'une passementerie de coton blanc. Rien de joli, de leste, de gracieux comme une petite fille ainsi vêtue : bottines grises — bas blancs — caleçon court — jupe de taffetas écossais descendant aux genoux et ornée d'un large ourlet — katzaweck en taffetas vert — cheveux tressés avec des rubans verts et tombant sur la jupe — chapeau de paille noué sous le menton avec des brides de ruban vert, et, de chaque côté des joues, une grosse rosette de ruban pareil, cousue sur les brides.

Le n° 13 est un des côtés du devant d'une veste de spahis.

Le n° 14 est un des côtés du dos.

Le n° 15 la manche.

Cette veste se taille en nankin, en mérinos ou en petit drap noir ou *bleu Joinville*, elle se garnit tout autour et autour du bas des manches d'un ruban de passementerie cousu à plat; elle se ferme par des

brandebourgs sur la poitrine; les manches ont aussi une rangée de boutons de chaque côté, bien qu'elles ne se ferment pas, et laissent dépasser la chemise.

Le n° 16 est un pantalon. Pour les pièces de détails, comme elles sont toujours les mêmes, je ne te les envoie pas.

Des bottines grises, un pantalon de nankin — une veste de mérinos gris — une fine chemise — une cravate de foulard écossais — une casquette de paille et une canne à la main, complètent ce costume, qui peut convenir à un petit garçon de sept à neuf ans.

Et maintenant, à nous deux!... Eh bien, non, je n'ai rien de nouveau à te dire, sinon que : les mantelets forment la pointe derrière; sur les robes de jaconas à fleurs et fond blanc, on porte nouées, sur le côté gauche, de longues ceintures de ruban aux couleurs de la robe; et les *fanchons* de taffetas, garnies de dentelle noire, ou d'une ruche découpée, qui couvrent le fond des chapeaux de paille, courent les rues... je ne te les conseille pas... Mais je m'aperçois que la place me manque... c'est un vrai chagrin pour moi, ma chère, et je dirai comme le rébus de notre dernière planche:

Chacun porte sa croix!

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

Le 5 juin 1310, *loi somptuaire rendue par Philippe le Bel, roi de France.*

Par cette loi, Philippe le Bel défendit

à tous les comtes, barons, ainsi qu'à leurs femmes, de porter des robes d'étoffe dont l'aune coûtât plus de vingt-cinq sols.

MOZAÏQUE.

Hasarder sa vie n'est rien; mais hasarder sa gloire est le dernier effort de l'intrépidité.

CHRISTINE, reine de Suède.

Il est un sixième sens où les cinq autres viennent se confondre, c'est le sens des beaux-arts.

CHATEAUBRIANT.

ches
que
, et
oiè-
ours
an-
une
ard
une
ne,
de
en,
re,
nte
urs
côté
aux
taf-
ne
des
je
cois
vrai
irai
he:

urs
ont

res
des

Salon de 1847.



Dessiné par J. de Toverne d'après le Tableau de M^{lle} Grassot.

Gravé par Nargot.

SILVIO-PELLICO DANS SA PRISON, A VENISE.

Journal des Demeurelles.

55^e année. N^o VII.



N^o 1

de la
occu
stitu

Le
cessi
frent
pue.

on vo
place
cale
terre
évène

constituer, ont toujours eu leur source
logique et naturelle dans l'ancienne légis-
lation.

La division territoriale actuelle de l'An-
gleterre remonte certainement aux anciens
rois saxons, peut-être même aux Bretons,
que ceux-ci dépossédèrent. On sait, à n'en
pouvoir douter, que lorsque l'Heptarchie
(les sept royaumes) fut réunie sous un chef
unique, en 827, le pays était déjà divisé
en comtés (*shires*), ayant chacun leur *al-*
derman, ou comte particulier.

QUINZIÈME ANNÉE, 3^e SÉRIE. — N^o VII.

tête de Charles I^{er}, ne changea que mo-
mentanément le gouvernement, en substi-
tuant la république à la monarchie. Dès
1660 le fils du monarque décapité, Char-
les II, remonta sur le trône avec des privi-
lèges égaux à ceux qu'avaient possédés ses
ancêtres, et quand son frère Jacques II,
qui lui succéda, violant toutes les lois, bles-
sant les sentiments les plus chers du peu-
ple qu'il était appelé à gouverner, se fit
enfin chasser, Guillaume III, qui prit sa
place, ramena, par la *déclaration des droits*,

Journal des Demoiselles.

15^e année

Planche VI.

N^o 1.

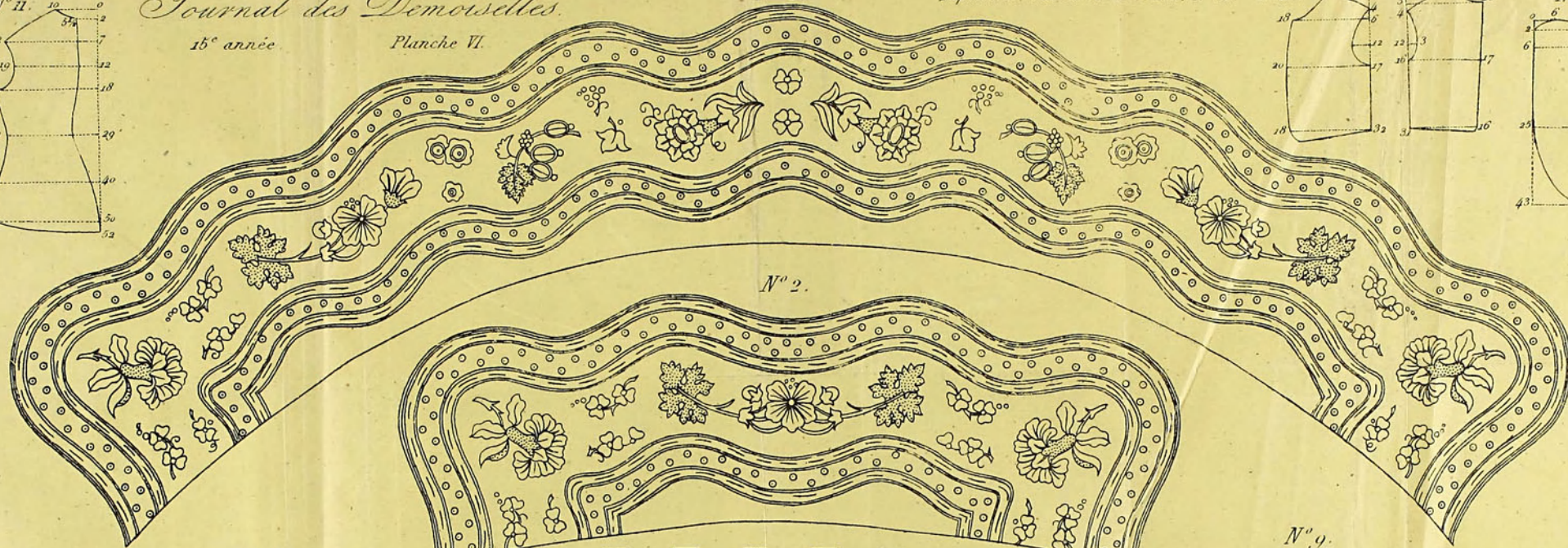
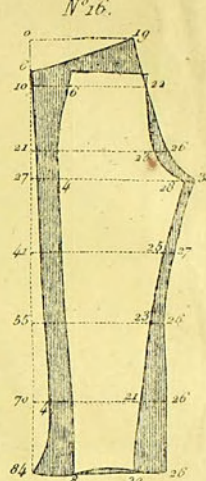
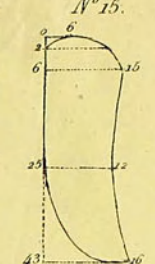
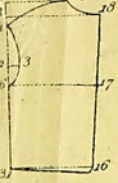
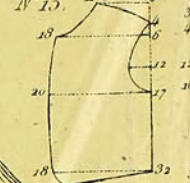
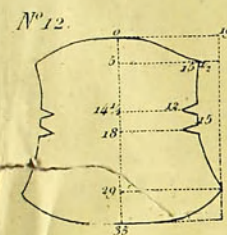
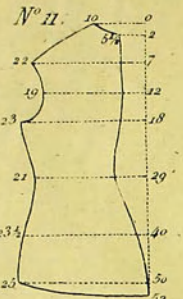
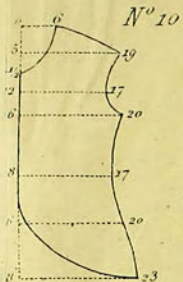
Tapisserie, rue Louis-le-Grand, N^o 35.

N^o 13.

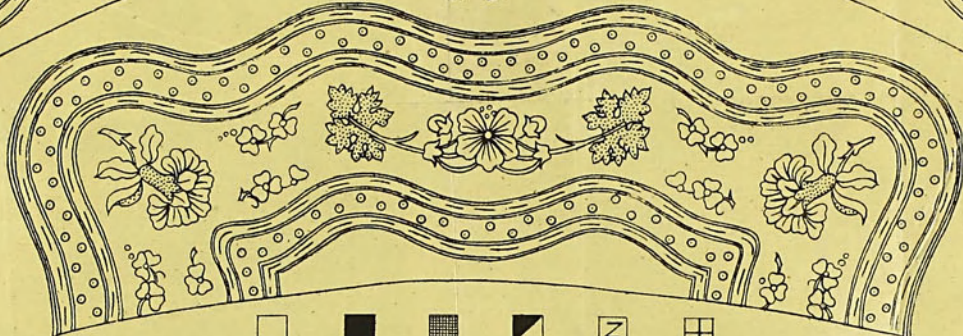
N^o 14.

N^o 15.

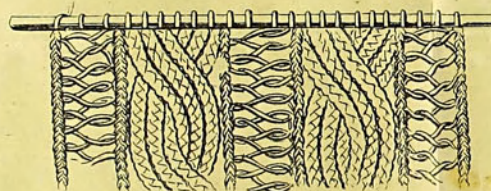
N^o 16.



N^o 2.



N^o 8.

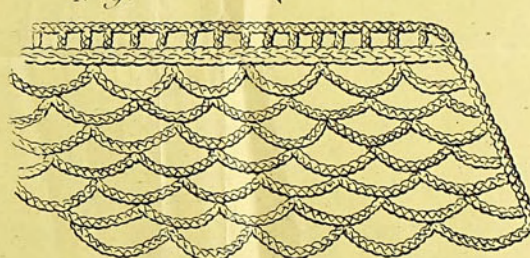


Blanc. Noir. Gris. Vert. Rouge foncé. Foncé.

N^o 7. Jaune foncé. Jaune pâle. Bleu foncé. Bleu clair. Gris clair. Corise clair. Violet foncé. Violet clair. Vert clair. Bleu très foncé. Gris très foncé.



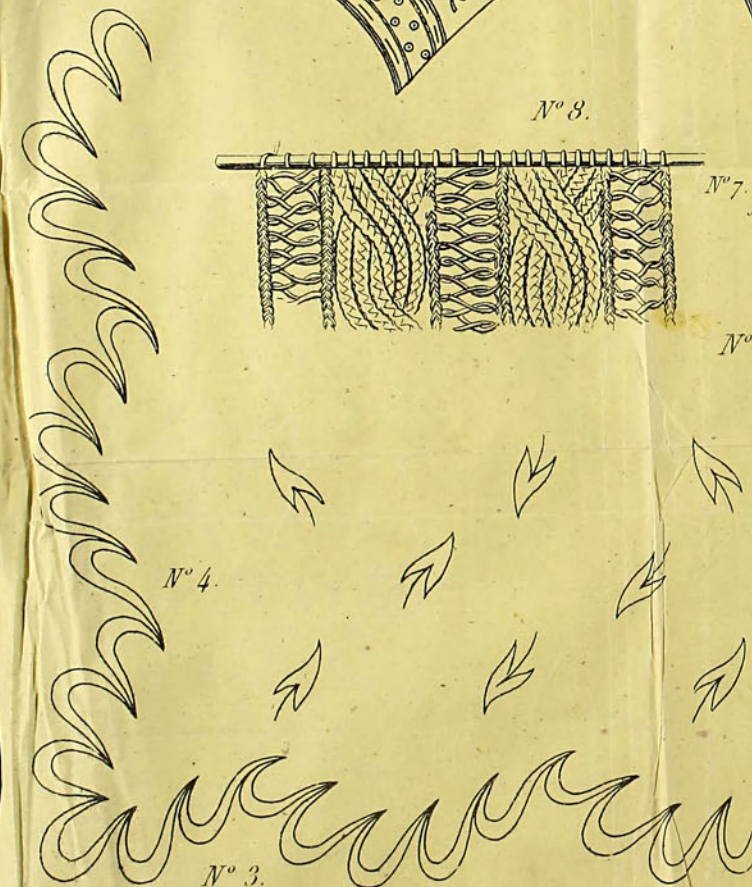
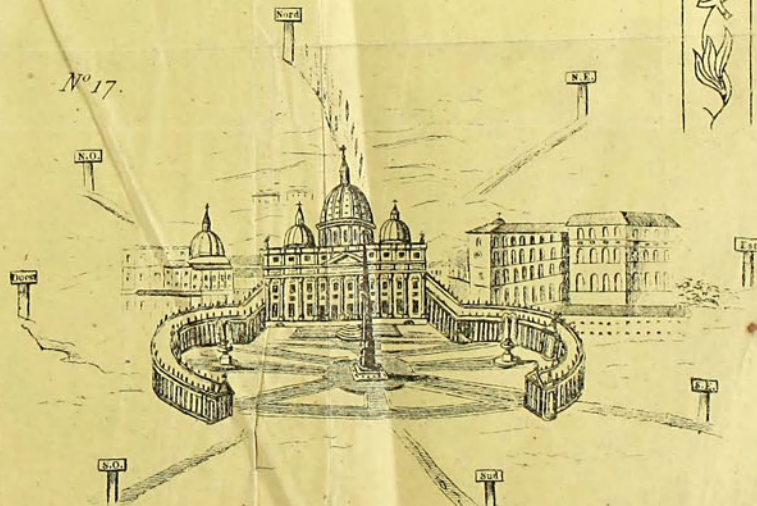
N^o 9.



N^o 5.



N^o 17.



N^o 4.

N^o 3.



Dessiné par A. de Toverne d'après le tableau de M^{lle} Corradini.

Gravé par Nargeot.

SILVIO-PELLICO DANS SA PRISON, A VENISE.

Journal des Dames.

15^e année. N^o VII.